

choisir

revue culturelle
n° 615 – mars 2011

(Le temps
des révoltés





La force de résister

*Je crois que Dieu peut et veut faire naître le bien
à partir de tout, même du mal extrême.*

*Aussi a-t-il besoin d'hommes pour lesquels
« toutes choses concourent au bien ».*

*Je crois que Dieu veut nous donner chaque fois
que nous nous trouvons dans une situation difficile
la force de résistance dont nous avons besoin.*

*Mais il ne la donne pas d'avance,
afin que nous ne comptions pas sur nous-mêmes,
mais sur lui seul. Dans cette certitude,
toute peur de l'avenir devrait être surmontée.*

*Je crois que nos fautes et nos erreurs ne sont pas
vaines et qu'il n'est pas plus difficile à Dieu
d'en venir à bout que de nos prétendues
bonnes actions.*

*Je crois que Dieu n'est pas une fatalité hors du temps,
mais qu'il attend nos prières sincères et nos actions
responsables et qu'il y répond.*

Dietrich Bonhoeffer



choisir

n° 615 - mars 2011

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet

p. 4 : Israel Antiquities Authority

p. 11 : ECPAD

p. 14 : Fastenopfer/Action de carême

p. 20 : Wolf Krabel

p. 29 : Anne Giafferi

p. 31 : Collection Marcio et

Mara Fainziliber © Fausto Fleury

p. 34 : Hulton Archive/Getty Images

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Aujourd'hui, la révolte <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Les deux infinis <i>par Etienne Perrot</i>	
Spiritualité	9
Résistance. Saint-Exupéry et la guerre <i>par Didier Lafargue</i>	
Eglise	13
Ressources minières. L'Eglise auprès du peuple congolais <i>par Ferdinand Muhigirwa</i>	
Eglise	18
Un pénible attentisme. L'Eglise et les femmes <i>par Thierry Schelling</i>	
Politique	22
Hongrie. Néolibéralisme et crise identitaire <i>par Attila Jakab</i>	
Libres propos	25
Cinéma	28
Du surnaturel au vrai Dieu <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	30
France, Brésil à Bâle <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	33
Chesterton. La quête excentrique du centre <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	36
La survivance du modèle grégorien <i>par Edmond Gschwend</i>	
Livres ouverts	38
Le sanctuaire chrétien <i>par Joseph Hug</i>	
Chronique	44
Dimanche matin <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Aujourd'hui, la révolte

Dans les années '80, des mouvements associatifs de la « société civile » demandaient des mesures pour prévenir l'effet de serre. Taxés d'alarmistes, ils ont vu leurs craintes confirmées. D'autres, au début des années '90, dénonçaient les dangers de la mondialisation et du néolibéralisme et soulignaient les risques induits par l'ampleur de l'endettement mondial et par l'émergence des nouveaux produits financiers. On préféra balayer leurs réticences et jouer la carte de la continuité... Résultat, la crise économique a durement frappé les classes moyennes, qui rejoignent les laissés-pour-compte dans leurs préoccupations et sentiments d'injustice.

Car le désenchantement est bel et bien mondial, même s'il ne se développe pas au même rythme. Après la chute du communisme, les populations des pays de l'Est ont rêvé de lendemains sublimes. Le capitalisme qu'ils avaient rejoint allait leur ouvrir les portes de la prospérité. Ce discours ne fait plus recette : « La jeune génération s'est tout simplement rendu compte qu'il n'y a plus d'ascenseur social et que l'égalité des chances, c'est de la propagande. »¹ On a dit aux jeunes, tant à ceux des pays du Nord que du Sud : « Avec une bonne formation, vous vous en tirerez. » Puis, « avec une très, très bonne formation, vous vous en tirerez ». On ne compte plus le nombre de surdiplômés tentant en vain de décrocher un emploi et qui se rabattent sur des stages convoités par les moins formés, qui se demandent comment ils vont survivre. Combien de fois avons-nous entendu, sans vraiment écouter : « Ça ne peut pas continuer ainsi ! Les gens vont se révolter ! Et pas seulement au Sud ! » Rien d'étonnant à ce que des gens en colère descendent dans les rues des grandes capitales. Quand la crasse accumulée ne permet plus de voir à travers les carreaux, il ne reste comme alternative que le nettoyage à grandes eaux.

Il y a plus de soixante ans, Leon Festinger, psychologue social américain, développait la théorie de la « dissonance cognitive » : une personne amenée par les circonstances à agir en désaccord avec ses

croyances éprouve un état de tension appelé « dissonance » ; plus longtemps elle reste dans cet état, plus il lui est difficile d'en sortir car elle doit admettre avoir investi « pour rien ». Tant qu'elle pense être libre de choisir, elle ne changera pas de croyance ou seulement par adaptations. Ce n'est qu'acculée qu'elle optera pour la transformation radicale. N'est-ce pas ce à quoi on assiste ?

Grèce, Espagne, France, Tunisie, Égypte, Yémen... Si la trame politique diffère, le refrain est le même : les manifestants revendiquent un meilleur partage du pouvoir et/ou des ressources du pays, et la possibilité de se projeter dans l'avenir. En janvier dernier, pendant les mouvements de rue à Tunis, la Radio suisse romande a repassé l'interview « prémonitoire » d'un Tunisien, réalisée il y a quelques années. Il était diplômé universitaire, sans emploi, et vivait avec quatre frères et sœurs chez ses parents, avec le seul salaire du père. Il disait son « désespoir », et que « les Tunisiens n'en peuvent plus ». Même au Brésil, où le développement économique se porte plutôt bien, l'idée fait son chemin : « ...les plus lucides ajoutent : il faut distribuer les richesses. [Mais] ceux que l'on appelle "développementistes"... laissent de côté cette thèse, qu'ils considèrent comme ingénue même si elle est portée par certains documents de l'Église catholique, fixant comme objectif à atteindre celui du "développement de tout l'homme et de tous les hommes" (Paul VI, Populorum Progressio). »² En France, le récent succès du livre de Stéphane Hessel, Indignez-vous, devrait interpellier les dirigeants. Les fausses promesses, la langue de bois, les propos rassurants ne sont plus suffisants. Avant que les révoltes ne se transforment en révolutions, les politiques devraient réfléchir aux paradigmes d'une nouvelle gouvernance et poser rapidement des actes allant dans le sens d'un plus grand partage, comme nous y convie la Campagne œcuménique de Carême.³ Il n'y a pas là naïveté mais lucidité.

Lucienne Bittar



- 1 • Voir **Attila Jakab**, *La Hongrie : néolibéralisme et discours identitaire*, aux pp. 22-24 de ce numéro.
- 2 • **Chico Whitaker**, « Rêver à un autre Brésil, à un autre monde », in *Développement et civilisations*, n° 389, décembre 2010.
- 3 • Voir **Ferdinand Muhgirwa**, *Ressources minières en RDC. L'Église auprès du peuple*, aux pp. 13-17 de ce numéro.

■ Info

Le Chiapas en deuil

Mgr Samuel Ruiz Garcia, surnommé « l'évêque des Indiens du Chiapas », est décédé le 24 janvier à Mexico, à l'âge de 86 ans. Il avait été nommé évêque du Chiapas en 1959 par le pape Jean XXIII.

En raison de son engagement en faveur des *Indios* du Chiapas, il avait reçu de nombreuses distinctions, dont le prix Simon Bolivar décerné par l'UNESCO en 2000 et le Prix Niwano pour la paix en 2002. Il fut l'un des grands protagonistes de la théologie indigène, s'attirant des réserves de la part de certains secteurs de l'Eglise catholique, au Mexique et au Vatican.

Mgr Ruiz a participé aux quatre sessions du concile Vatican II et a présidé la Commission pour les Indigènes au sein de la Conférence épiscopale du Mexique, de 1965 à 1973. Insufflant un esprit nouveau à la pastorale indigène dans le pays, il a œuvré à ce que les *Indios* ne soient plus seulement consi-

Mosaïque de Hirbet Midras



dérés comme des destinataires de l'évangélisation, mais comme des sujets dans l'Eglise. En 1975, il a promu dans son diocèse le diaconat permanent, afin que l'Eglise s'inculture et croisse au sein de la population.

Sur le plan international, il est surtout connu pour avoir joué un rôle de médiateur entre l'armée zapatiste de libération nationale (EZLN) et le gouvernement fédéral du Mexique, lors du conflit de 1994-1998. Le 16 février 1996, il a participé à la signature des Accords de San Andrés sur les droits et la culture des Indiens. Ce texte reconnaît aux communautés indiennes le droit à l'autonomie et à l'autodétermination. (apic/réd.)

■ Info

Découvertes archéologiques

Des archéologues ont localisé une église sur le site de Laodicée, dans le sud-ouest de la Turquie. Cette ville antique est décrite dans l'Apocalypse comme le siège de la septième communauté évangélique. La construction aurait été préservée dans son état originel.

Par ailleurs, les ruines d'une église datant de l'époque byzantine ont été mises à jour par des archéologues israéliens, dans le centre d'Israël, à Hirbet Midras. Les fouilles ont aussi permis de découvrir des mosaïques bien conservées et, sous l'édifice, un réseau de grottes qui pourrait abriter la tombe du prophète Zacharie. Cette hypothèse doit encore être vérifiée. (apic/réd.)

 ■ Info

Les chrétiens et le web

Le pape Benoît XVI a publié, le 24 janvier, un message intitulé *Vérité, annonce et authenticité de vie à l'ère du numérique*, en vue de la Journée mondiale des communications sociales (5 juin prochain). Soulignant que « les nouvelles technologies ne changent pas seulement le mode de communiquer mais la communication en elle-même, [et qu']on peut donc affirmer qu'on assiste à une vaste transformation culturelle », il a demandé aux chrétiens de s'engager dans la communication sur Internet.

« Le web contribue au développement de nouvelles et plus complexes formes de conscience intellectuelle et spirituelle, de conviction partagée », aussi « communiquer l'Évangile à travers les nouveaux médias signifie non seulement insérer des contenus ouvertement religieux dans les plates-formes des divers moyens de communication, mais aussi témoigner avec cohérence, dans son profil numérique et dans sa manière de communiquer, des choix, des préférences, des jugements qui sont profondément cohérents avec l'Évangile, même lorsqu'on n'en parle pas explicitement », a déclaré Benoît XVI.

Il a invité les jeunes à être particulièrement attentifs aux dangers des espaces virtuels : « Il est important de se rappeler toujours que le contact virtuel ne peut pas et ne doit pas se substituer au contact humain direct avec les personnes, à tous les niveaux de notre vie. (...) Même dans l'ère numérique, chacun est placé face à la nécessité d'être une personne sincère et réfléchie. » (rééd.)

 ■ Info

Confession par iPhone

L'entreprise Little iApps a créé aux États-Unis l'application *Confession* qui fonctionne sur bon nombre de produits Apple. Cette application, qui propose de tester la foi des croyants et de les guider pas à pas vers l'absolution, aurait reçu l'aval de l'Église.

Cette annonce a été comprise par certains médias comme une autorisation de la confession par téléphone, une interprétation démentie par le Vatican. Comme le rappelle le Père Federico Lombardi, directeur du Bureau de presse du Saint-Siège, « le sacrement de pénitence demande nécessairement un rapport de dialogue personnel entre le pénitent et le confesseur et l'absolution de la part du confesseur présent. » Cela ne peut être remplacé par aucune application informatique. Il a cependant ajouté que l'on peut concevoir qu'une personne se serve des supports numériques pour « réfléchir en vue de la confession... comme cela se faisait par le passé avec des textes et des questions écrites sur des feuilles de papier, qui aidaient à faire son examen de conscience ». (apic/réd.)

 ■ Info

Eglise : nouveau départ

Un mémorandum intitulé *Eglise 2011 : un nouveau départ nécessaire*, signé par 200 théologiens germanophones d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, a été publié le 4 février, créant le débat dans ces pays.

Les signataires plaident pour une série de réformes dans l'Église catholique, notamment une participation renforcée des croyants à la désignation des prêtres.

tres et évêques, l'ordination d'hommes mariés, une meilleure culture du droit dans l'Eglise et davantage de respect pour les décisions personnelles. Les homosexuels ou les personnes divorcées et remariées ne devraient plus être limités dans leur participation aux sacrements. (apic)

■ Info

Soja importé, viande locale

Selon le rapport de Greenpeace, *Importation du soja en Suisse*, 41 % des importations de soja en Suisse servent à nourrir le bétail. Pour répondre à la demande de viande, de produits laitiers et d'œufs des habitants, l'agriculture recourt à l'élevage intensif, qui conduit au lessivage des sols, à la disparition de la diversité végétale et animale, ainsi qu'à une hausse des émissions de gaz de méthane. Mais les surfaces agricoles locales ne suffisant pas à produire assez de fourrage pour nourrir le bétail, la Suisse importe près de 250 000 tonnes de soja par an. Selon les statistiques, les quantités ont été multipliées par dix depuis 1990. Le niveau de plus en plus bas des prix à l'importation et l'interdiction, en 2001, de l'utilisation des farines animales ont favorisé l'augmentation des importations de soja. (com./réd.)

■ Info

Année de la forêt

L'Assemblée générale des Nations Unies a déclaré 2011 *Année internationale de la forêt*, afin d'encourager « les initiatives visant à gérer, conserver et développer tous les types de forêts, y compris les arbres hors forêts ».

Chaque année, 15 millions d'hectares de forêts sont coupés dans le monde. Les causes de la déforestation sont le commerce du bois, la conversion en terres agricoles (comme en Indonésie pour produire de l'huile de palme), l'abattage incontrôlé, une gestion des sols inefficace, ainsi que la multiplication des établissements humains.

« Si elle se poursuit au rythme actuel, la destruction des massifs forestiers risque d'entraîner non seulement une diminution des espèces et un changement climatique, mais aussi une augmentation des troubles sociaux et des mouvements de réfugiés dont les effets iront bien au-delà des régions habituelles », peut-on lire sur le site web de la Commission suisse pour l'Unesco (<http://www.unesco.ch>).

L'Office fédéral pour l'environnement a rappelé pour sa part, en janvier dernier, que la forêt suisse fournit d'importantes prestations à la population : 4,9 millions de mètres cubes de bois ont été récoltés en 2009 ; 36 % des forêts sont exploitées pour protéger les habitations, les voies de communication et les lignes électriques des dangers naturels ; 26 000 espèces de plantes, d'animaux et de champignons sont tributaires des sites boisés, soit près de la moitié de la flore et de la faune indigène. (réd.)

■ Info

Droits des ONG

La décennie dite des mouvements de la société civile a débuté dans les années '90. Elle a conduit à une participation et à une influence politique accrues des organisations non gouvernementales (ONG) et de la société civile (OSC), sur la base d'une approche axée sur les

droits humains. Or une tendance en sens contraire est observée aujourd'hui, affirme Action Churches Together, dans son étude *Changing Political Space of Civil Society Organisations*, effectuée dans 14 pays. Les résultats de cette enquête seront publiés en mars, lors du Conseil des droits de l'homme, à Genève. Même si depuis les années '90 presque tous les documents de l'ONU réclament la consolidation de la coopération entre l'Etat et la société civile, il n'y a pas jusqu'ici d'accord international garantissant et protégeant explicitement les activités des OSC et des ONG. Dans plusieurs Etats, des organisations qui avaient agi avec succès en justice pour défendre les droits de groupes de population défavorisés sont discréditées et à nouveau interdites ou chassées. Pour les empêcher de travailler, leur raison d'être et leur crédibilité sont remises en question. Il n'est pas rare que cela aille jusqu'à la propagation d'informations mensongères ciblées, voire jusqu'à la diffamation.

Dans quelques-uns des pays examinés, la bonne collaboration entre l'Etat et la société civile a conduit à la formulation de directives et de lois censées garantir le droit de regard des ONG et des OSC. Mais la mise en œuvre de ces instruments fait souvent défaut. En Amérique latine, par exemple, les mouvements des paysans sans terre sont souvent poursuivis pénalement pour complot, malgré la protection constitutionnelle et légale.

Les pays édictant des lois restrictives applicables aux ONG constituent une autre catégorie. L'éventail des arsenaux législatifs introduits va de la conduite coordonnée des activités des ONG aux intimidations et à la criminalisation des acteurs de la société civile, en passant par les entraves administratives et les lois limitatives.

Enfin, dans d'autres pays qui n'ont pas publiquement limité les activités de la société civile, les crimes commis à l'encontre de ses représentants et des ONG sont systématiquement non réprimés.

(KOFF-Newsletter n° 94 6/réd.)

■ Info

Colombie : enfants soldats

En Colombie, on estime que les enfants et adolescents soldats sont au nombre de 8 à 11 000. L'agence de presse brésilienne *ADITAL* a indiqué que l'on peut ajouter à ce chiffre bien d'autres enfants utilisés en tant que « détecteurs de mines antipersonnel » par les armées, de manière à ce que ces dernières puissent avancer sans surprises.

Le recrutement des enfants dans le cadre des conflits armés a été interdit en 2002 par le Protocole de la Convention sur les droits de l'enfant de l'ONU. Cela n'a pas dissuadé les groupes paramilitaires et les guérillas de Colombie de continuer à attirer dans leurs rangs les enfants par la ruse ou par la force. L'Armée de libération nationale (ELN) est allée jusqu'à organiser des campagnes de recrutement dans les écoles.

Pour sensibiliser la population colombienne à ce fléau, Amnesty International a organisé à Bogota, le 5 février, la *Journée des mains rouges*. Avec la Coalition colombienne contre l'usage des enfants soldats, elle a réclamé aussi davantage d'attention de la part du gouvernement colombien et l'interdiction par l'Armée colombienne de recourir à des enfants comme informateurs.

(fides/réd.)

Les deux infinis

Deux nièces, Eulalie, 14 ans, qui n'a pas la langue dans sa poche, et Julia, de trois ans son aînée, m'ont pris à part, loin du brouhaha : « Tu vas nous départager ! » affirma Eulalie d'un ton péremptoire. « De quoi s'agit-il ? » demandai-je prudemment. « Julia prétend que la vie spirituelle se niche dans l'intime de la conscience, dans une sorte d'infiniment petit qui commande tout ; moi, je prétends que la vie spirituelle n'apparaît que dans l'infiniment grand : les grands arbres du parc Bargoin, les étoiles dans le ciel d'hiver. »

Je me tournai vers Julia : « Que vois-tu dans l'intime minuscule de ta conscience ? » Julia hésita un long moment, puis finit par dire : « C'est quand je sens à l'intérieur de moi que les choses vont bien, quand je suis en harmonie avec moi-même et avec mes copines. » - « Et aucune de vous deux n'a pensé aux immenses valeurs : justice, joie, amitié, paix... ? » - « Euh... non ! » répondit Eulalie, avant d'ajouter aussitôt, « mais ça, ce sont des grands mots, vides. La vie de l'esprit ne peut pas se cacher dans de belles abstractions. Les arbres, les étoiles, ça c'est du concret ; et tu nous as dit un jour que le christianisme était une religion "physique", j'ai retenu le mot. » Julia enchaîna : « Oui, je me souviens bien, tu répétais que le corps est important. Cependant Eulalie ne pense qu'à ce qu'elle ressent immédiatement et qui lui fait plaisir ; moi, je pense que nous formons corps avec la famille et les copines. N'ai-je pas raison ? »

Prenant mon air de vieux sage, je répondis : « Vous avez toutes les deux raison... » - « Ah, non ! s'exclama Eulalie. Une fois encore tu vas te défilier. Dis-nous qui a le plus raison. » - « Laissez-moi parler... J'ai dit que vous avez toutes les deux raison ; mais j'ajoute aussitôt que vous avez tort, toutes les deux. » - « ... ?... » - « Oui, vous avez, toutes les deux, raison : pour toi, Eulalie, "les cieux racontent la gloire de Dieu". Pour toi, Julia, la conscience est l'écho divin, le guide assuré. On croirait entendre le citoyen de Genève. » - « Mais si nous avons raison, comment pouvons-nous en même temps avoir tort ? » s'enquit Julia. - « Parce que l'infiniment grand d'Eulalie est trop romantique pour ne pas rater l'essentiel, tout comme, chez Julia, la bonne conscience, bien trop intime et isolée du monde. »

« Alors, c'est quoi, l'essentiel ? » demanda Eulalie. « L'essentiel, c'est le manque, sans lequel l'esprit n'existe pas. Car sans manque, sans distance entre les êtres, il n'y a ni corps, ni unité. L'esprit n'unit que ce qu'il a préalablement distingué. »

Etienne Perrot s.j.

Résistance

Saint-Exupéry et la guerre

●●● **Didier Lafargue**, Bordeaux
Historien et libraire

Dans le langage courant, la résistance consiste à montrer sa valeur en se posant, voire en s'opposant. Dans un domaine plus psychologique, elle tend à faire fi de toute forme de passivité à laquelle chacun d'entre nous peut céder pour, à l'inverse, montrer la force morale nécessaire. A cet exercice s'est essayé Saint-Exupéry quand il a écrit *Pilote de guerre*, le drame vécu par un pilote pendant la défaite de 1940.

Il faut, pour avoir une juste idée de ce choix, s'imaginer *Illiade* racontée par un Troyen ou les guerres puniques narrées par un Carthaginois. Il est par comparaison aisé d'évoquer une victoire, toujours une occasion d'affirmer son moi et de se hisser sur le pavois. On ne peut à ce sujet qu'opposer une épopée au récit d'une défaite, dans la mesure où son caractère grandiloquent va à l'encontre de tout désir de lucidité. A l'inverse, il peut exister un autre type de narration, propre aux vieilles civilisations, qui veut élever l'âme en la confrontant à l'épreuve. Sous l'emprise de la douleur, de nouveaux enseignements se greffent sur la personne. Tel est le message chrétien qui veut faire progresser la conscience sous l'empire de la souffrance humaine.

Cette tendance vise à faire entrevoir à chacun son énergie intérieure. C'est le thème des graines évoqué par Saint-Exupéry. La défaite ne s'est pas produite en vain puisqu'elle a déposé des graines dans l'âme de l'être humain et que celles-ci vont être appelées à germer. En cela le mythe rejoint les paraboles des Evangiles. Notre auteur le reprendra dans *Le petit prince* au sujet de la rose qui grandit parce que l'enfant a semé et entretenu une graine.

La dignité humaine

Nul ne naît avec une âme toute faite, il faut la construire peu à peu, une vérité sous-tendue par Saint-Exupéry lorsqu'il dit : « Vivre, c'est naître lentement. »¹ Platon allait dans le même sens quand il affirmait : « Deviens ce que tu es. » Pour cela, il faut avoir le sens de l'effort. Ce principe de responsabilité a été dépeint par l'auteur à travers la personne du chef, voire du héros.

Précisément, le héros est pour lui un personnage se consacrant à un service social, celui qui se forge en agissant pour une cause qui le dépasse. Il s'oppose à l'être qui se refuse à tout et ne s'aime pas lui-même. La réalité est ce qu'elle est, l'essentiel est de s'y adapter dans un oubli désintéressé de soi. On reconnaît là la filiation de Saint-Exupéry envers Corneille, lequel a voulu

Dans son livre « Pilote de guerre », Saint-Exupéry a donné une image particulière de la résistance ainsi qu'il la concevait. Elle donne à l'homme dans l'épreuve une nouvelle maturité spirituelle, une conscience de soi et de sa valeur bien plus profonde.

1 • *Pilote de guerre*, ch. X, p. 142. Toutes les citations de Saint-Exupéry dans ce texte sont issues du même livre.

Antoine de Saint-Exupéry,

Œuvres complètes, t. 2, Ecrits de guerre, œuvres littéraires, Gallimard, Paris 1999, 1568 p.

Clément Borgal,

Saint-Exupéry mystique sans la foi, Centurion, Paris 1964, 208 p.

valoriser dans son œuvre le sacrifice des intérêts particuliers à l'intérêt général. A partir de là, l'auteur de *Pilote de guerre* va donner une grande valeur, non aux honneurs, mais à l'honneur, celui des gens exerçant une fonction responsable, quitte à y laisser leur vie.

On réalise alors qu'il est engagé dans un voyage initiatique duquel tout va dépendre. Au bout du parcours se trouve le Graal, magnifique symbole spirituel qui donne tout son sens à l'action accomplie, dans la mesure où celle-ci vise à réaliser un progrès. A ce sujet, Saint-Exupéry s'oppose aux idéologies totalitaires, lesquelles, précisément, empêchent l'être humain de travailler à rechercher le joyau mystérieux et caché à l'intérieur de lui-même.

L'homme qui se veut achevé est celui qui sait maîtriser le temps, autrement dit qui sait préparer l'avenir en réalisant un projet, soit en construisant son bonheur dans le futur mais aussi dans le présent.

L'épreuve dans la défaite

Revenu des Etats-Unis où il avait connu une certaine popularité, Saint-Exupéry tint à participer à la guerre dans l'aviation en tant que pilote de chasse. En fait, il fut pilote de reconnaissance et, à ce titre, accomplit diverses missions, dont une au-dessus d'Arras d'où il tira l'argument de son livre. Si *Terre des hommes* offre une vision de la paix, *Pilote de guerre* montre l'homme dans la guerre.

Or celle-ci commence d'abord par l'attente, une attente terrible, celle d'une attaque qui ne vient pas mais que l'on sent irrémédiable, la défaite d'« un pays de quarante millions d'agriculteurs face à quatre-vingt millions d'industriels ».² Quand le drame se produit enfin, toutes les valeurs humanistes défendues par

l'écrivain sont brutalement remises en cause. Ce qui frappe alors est le caractère d'absurdité pris par la nouvelle situation. N'existe plus aucune logique dans le monde entourant l'aviateur, un monde soudainement livré au chaos. On ne continue à agir que pour jouer le jeu même si l'on sait que celui-ci est perdu d'avance.

Dans ce contexte, on observe une perte d'identité des individus, une sorte d'éparpillement à l'intérieur de chaque être. Saint-Exupéry admirait ce qu'il avait remarqué chez ses camarades les plus valeureux et qu'il appelait la substance, autrement dit la motivation, le sens que prenaient tous leurs actes à leurs yeux. Cette *substance* leur permettait simplement d'être. Dorénavant, ceux-ci n'étaient plus, n'avaient plus qu'un « ersatz d'avenir ».

Dans le désordre général, la tragédie se dévoile dans toute son ampleur, ainsi à travers le spectacle de l'exode. Saint-Exupéry, qui a tant valorisé le rôle du chef, le voit là absent. Le caractère absurde de la période apparaît surtout dans les missions confiées aux pilotes de reconnaissances, des « missions sacrificielles » puisqu'elles ne servent à rien, les renseignements recueillis n'arrivant jamais à l'état-major. A partir de là, Saint-Exupéry dénonce l'excès de technicité dont souffre notre civilisation, lequel, à l'image du pilote dont le travail consiste à contrôler cent-trois appareils, tend à transformer l'être humain en une vulgaire machine, image des dirigeants du pays à l'action limitée.

Enfin, le caractère absurde de ce tableau émane de la nature prise par la mort. Celle-ci n'a en la circonstance aucun caractère héroïque, car l'on ne sait pas pourquoi on meurt : « Le sacrifice perd

2 • Ch. XIII, p. 154.

toute grandeur s'il n'est plus qu'une parodie ou un suicide. »³

Telle est la vision de la débâcle de 1940 chez l'écrivain. Pourtant, luit toujours la lumière dans l'obscurité et, si noire que soit la situation, finit par émerger une lueur d'espoir. Là prend son sens l'expérience de Saint-Exupéry, car c'est dans la réaction à cet état général que se jauge la profondeur de son message spirituel.

Nouvelle conscience

La résistance dans laquelle il entre n'a aucun caractère politique mais prend uniquement un tour personnel. Elle vise seulement à tirer une leçon de la défaite et à tenter de comprendre ce qu'elle peut apporter à chaque être. Si l'on y est parvenu, alors on aura transformé un échec en échéance, cela seul est important. On doit tirer parti des batailles perdues et, pour ce faire, plonger aux tréfonds de l'âme humaine. Tous les principes humanistes sont alors exprimés.

Pour un être qui avait donné une telle importance à la notion de racine, on comprend que le retour aux valeurs de l'enfance ait été le premier moteur de cet engagement, ce qui ne saurait étonner de la part de l'auteur du *Petit prince*. On ne guérit pas de son enfance, essence même de la pureté originelle. « L'enfance, ce grand territoire d'où chacun est sorti ! D'où suis-je ? Je suis de mon enfance. Je suis de mon enfance comme d'un pays. »⁴

Le principe de responsabilité que l'auteur avait valorisé dans *Terre des hommes* est de nouveau mis en lumière dans

son expérience de la guerre. La tendance néfaste existant en l'homme à rejeter la faute sur autrui est niée là avec vigueur ; la faute est en lui, non à l'extérieur de lui. Si la défaite est assumée avec lucidité, alors elle se transforme en victoire personnelle. Par ce choix s'exprime la notion de liens si chère à l'auteur, ceux existant entre lui et ses camarades : « Je ne m'inquiète pas du limon épars s'il abrite une graine. La graine le drainera pour construire. »⁵

Au-delà de cette importance accordée à la solidarité humaine, Saint-Exupéry a tenté de renouer avec les valeurs chrétiennes de notre civilisation : la liberté, l'égalité et la charité. En effet, le culte chrétien nous apprend d'abord que l'homme est libre, une conception particulière de la liberté, non celle qui consiste à vivre à court terme, mais au contraire à fonder dans le futur.

Quant à l'égalité, si elle s'applique aux droits de chacun, elle se doit aussi de concerner leurs devoirs, ce qu'a oublié la Révolution française et qu'avait enseigné le christianisme. Or les devoirs

spiritualité

Groupe de chasse
Normandie-Niemen
(1940-1945)



- 3 • Idem.
- 4 • Ch. XIV, p. 158.
- 5 • Ch. XXIV, p. 209.

différent entre les personnes, comme l'évoque le mythe des pierres dont parle Saint-Exupéry. Toutes les pierres qui constituent la cathédrale ont une importance qui varie selon leur place dans l'édifice. Cela, le libéralisme, qui veut disperser toutes les pierres, ne l'a pas compris ; encore moins le marxisme, lequel veut rassembler ces pierres pour en faire un tas informe où l'individu sera écrasé par la masse.

Enfin l'essence de la charité est d'être fondée sur le sacrifice, car donner représente toujours un sacrifice. Celui-ci se résume dans l'idée consistant à renoncer à ses plaisirs personnels pour être pleinement responsable.⁶ Autrefois, le sacrifice avait un sens religieux dans la mesure où il visait à se séparer d'un être ou d'une chose en faveur d'une divinité pour recueillir en échange sa protection. Il consiste à présent à dépouiller notre ego de tous désirs accessoires, pour répondre à l'élan divin nous animant. « La charité véritable, étant exercice d'un culte rendu à l'homme, au-delà de l'individu, imposait de combattre l'individu pour y grandir l'homme. »⁷

Mystère Divin

C'est là que la pensée de Saint-Exupéry prend son caractère mystique. « Une civilisation est un héritage de croyances, de coutumes et de connaissances, lentement acquises au cours des siècles, difficiles parfois à justifier par la logique, mais qui se justifient d'elles-mêmes, comme des chemins, s'ils conduisent quelque part, puisqu'elles ouvrent à l'homme son étendue intérieure. »⁸ Précisément, l'intériorité recherchée par notre auteur vise bien à nous faire approcher ce mystère divin résidant en notre être.

De façon récurrente, Dieu est maintes fois cité dans les dernières pages de son œuvre. Telle est la force vitale qui fait résister à l'emprise des idéologies. Le salut ne peut venir que de la personne seule, non de la masse. De cette manière seulement avancera l'humanité. Jésus, Socrate se sont adressés aux individus de préférence aux foules, leur enseignement s'est alors répandu. « Une foule en vrac, s'il est une seule conscience où déjà elle se noue, n'est plus en vrac. Les pierres du chantier ne sont en vrac qu'en apparence, s'il est perdu dans le chantier un homme, serait-il seul, qui pense cathédrale. »⁹ A travers l'épisode de *Pilote de guerre*, on réalise que l'aventure narrée par Saint-Exupéry se présente comme un grossissement susceptible de nous donner son enseignement dans tous les moments de notre vie quotidienne. Point n'est besoin de connaître la guerre et les souffrances physiques pour acquérir la sagesse dégagée par l'auteur. Chacun, au long de son existence, est appelé à connaître l'épreuve, la désillusion, l'échec, autant d'obstacles le rapprochant de la conscience divine.

Si les conclusions du vol au-dessus d'Arras effectué par notre écrivain furent perdues pour l'état-major, elles ne le furent pas pour ses lecteurs. La graine semée par Saint-Exupéry a germé dans notre cœur bien après sa mort, et aujourd'hui encore la vérité issue de cette période tragique inonde nos âmes de toute sa lumière.

D. L.

6 • A cette fin, Napoléon Bonaparte avait exigé que les professeurs ne se marient pas pour qu'ils puissent entièrement se consacrer à leur tâche.

7 • Ch. XXVII, p. 223.

8 • Ch. XIX, p. 160.

9 • Ch. XXIV, p. 209.

Ressources minières

L'Église auprès du peuple congolais

●●● **Ferdinand Muhigirwa s.j.**, Kinshasa

Directeur du Centre d'études pour l'action sociale (CEPAS)¹

« La République démocratique du Congo (RDC) est "un scandale géologique" avec plus de 1100 différentes substances minérales »,² très prisées sur les marchés internationaux. Le pays dispose du tiers des réserves mondiales connues de cobalt et de 10 % des réserves de cuivre. Il se positionne régulièrement au troisième ou quatrième rang des producteurs mondiaux de diamants. Il dispose en outre d'un potentiel de 80 millions d'hectares de terres arables, 4 millions de terres irrigables et 125 millions d'hectares de forêts... Pourtant la RDC se classe parmi les Pays pauvres très endettés (PPTE). On la retrouve parmi les Pays à faible revenu et

à déficit vivrier (PFRDV) et a une place douloureusement inconfortable parmi les pays les moins avancés (168^e place sur 177). Toujours selon des indicateurs de l'ONU, 80 % de sa population vit avec un revenu inférieur à 2 \$ par jour et 52 % est confrontée à l'extrême pauvreté. Le taux de malnutrition est très élevé dans cinq provinces (Equateur, Kasai Oriental et Occidental, Katanga et Maniema).³

C'est qu'en fait, les possibilités de gains dans les mines ont un impact négatif sur l'éducation et l'agriculture. Face à la pauvreté croissante, chacun croit trouver le salut dans le *mining*, conduisant le pays vers une exploitation minière irrationnelle, sans penser aux générations futures. La population active, surtout les jeunes, délaisse l'école et le secteur agricole, au profit de l'exploitation artisanale des mines et/ou de l'enrôlement dans les groupes armés.⁴ Ce qui provoque une crise d'approvisionnement en ressources alimentaires et, conséquence logique, une hausse des prix de ces produits et un accroissement de l'insécurité alimentaire.

Car si personne ne cultive la terre, comment rendre possible de façon durable l'accès à la nourriture ? Et si, en sus, l'éducation et la formation des jeunes sont hypothéquées, comment faire com-

Pourvue d'énormes richesses minérales, notamment minières, la RDC occupe pourtant la 176^e place sur 182 dans l'Indice du développement humain du PNUD. Une situation qui mobilise les évêques congolais en vue d'une meilleure gouvernance des ressources naturelles du pays.

- 1 • L'auteur est observateur officiel de la Commission sur le réexamen des contrats miniers de l'Etat congolais et membre de International Advocacy Network, un réseau jésuite pour la bonne gouvernance des ressources minières. Il est un des intervenants de la *Campagne œcuménique 2011*, « Extraction minière : un business indigeste ». Voir **Pain pour le prochain/Action de Carême, Info-Campagne 2011**, Lausanne, novembre 2010, pp. 4-6. (n.d.l.r.)
- 2 • **Banque mondiale**, *République démocratique du Congo. La bonne gouvernance dans le secteur minier comme facteur de croissance*, octobre 2007, p. 20.
- 3 • Enquêtes menées en février 2009 par le Programme national de nutrition.
- 4 • **Louis Eyenga Saba**, in *Kongo Times*, 09.06.10, <http://afrique.kongotimes.info/rdc/la-securite-alimentaire-s-est-deterioree.html>

prendre aux Congolais qu'ils ont aussi le droit d'accéder à des ressources de production telles que la terre, l'eau et les semences ?

Responsabilité de l'Etat...

L'Etat a le devoir de défendre les droits de ses citoyens, même à l'encontre des entreprises transnationales. Or les terres agricoles de RDC sont vendues de gré ou de force aux exploitants miniers. Ainsi la population de ce pays potentiellement riche en ressources minérales a des difficultés à convertir ces ressources en richesses financières à cause de problèmes de gouvernance. Même la production minière industrielle a connu une chute drastique. En 1982, la production annuelle du cuivre avait atteint 542 000 tonnes, contre 22 000 tonnes par an aujourd'hui. Une baisse liée, certes, à la guerre civile, mais aussi à la mauvaise gestion des entreprises publiques et à la baisse du prix des produits sur les marchés internationaux.

Il faut encore relever le trafic illégal de matières précieuses, la corruption, l'éva-

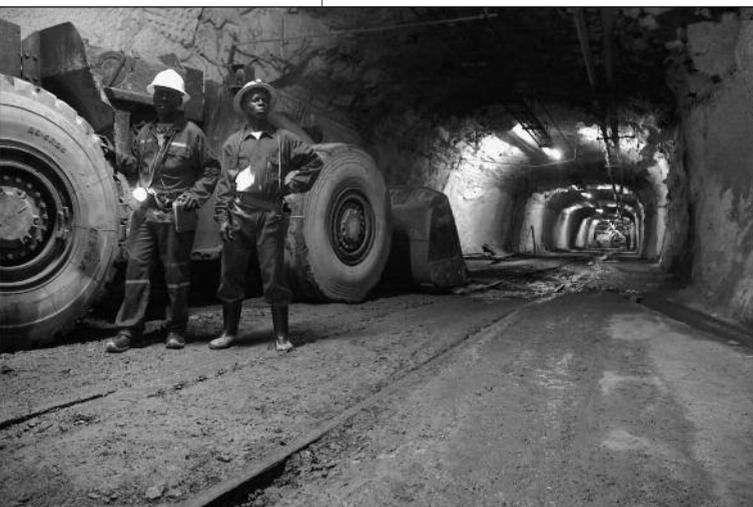
sion fiscale (*Rapport Mutamba*), l'impunité, le manque de transparence dans la négociation et l'octroi des marchés, les conflits d'intérêts des agents de l'Etat et des responsables politiques, le manque d'études de faisabilité des gisements miniers, la sous-évaluation des gisements documentés, le manque de mise en application du Code du travail et du Règlement minier, le déséquilibre dans la répartition des parts entre l'Etat congolais et les entreprises privées, ainsi que le manque de mesures concrètes d'application de l'allocation et du partage des recettes entre le gouvernement central et les gouvernements provinciaux.

...et des entreprises

En somme, la responsabilité sociale des entreprises n'est pas assumée. L'exploitation des matières premières se déroule dans des conditions très difficiles à cause du manque d'application de leurs obligations par les entreprises, qui ne respectent pas le Code du travail ni le Règlement minier. Là où s'exercent les activités minières de recherche ou d'exploitation, règnent « l'exploitation de l'homme par l'homme, le déséquilibre familial, l'immoralité, la pollution de l'environnement, la délocalisation de nombreux villages et cimetières ».⁵

Le travailleur, considéré comme un instrument de production, est devenu un jouet dans les mains de l'entrepreneur qui l'envoie où bon lui semble, sans tenir compte de sa vie familiale. Les absences prolongées des maris mettent en danger la fidélité matrimoniale ainsi que l'éducation des enfants. Quant aux jeu-

Mineurs en RDC



5 • **Mgr Gaston Ruvezi**, évêque de Sakania-Kipushi, in *Note pastorale de Carême*, février 2008.

nes employés, ils s'adonnent aisément à la prostitution, à la consommation d'alcool et de drogues sans être inquiétés. Car les entreprises minières sont intéressées par la maximalisation des recettes et cherchent à réduire à tout prix le coût de la main-d'œuvre locale, quitte à ne respecter ni les exigences environnementales ni sociales. On assiste ainsi, par exemple, à la destruction des infrastructures existantes : il suffit de voir le délabrement des routes de Kasumbalesa et de Kipushi pour s'en convaincre.

L'OCDE a des principes qu'elle propose comme cadre juridique et éthique. Il conviendrait de les visiter et de leur donner, grâce à l'intervention de l'Etat, un caractère contraignant. Au Katanga, par exemple, le gouverneur a obligé les entreprises à s'engager dans la production alimentaire en cultivant 20 hectares. Il faut toutefois reconnaître que quelques entreprises se sont impliquées dans des activités sociales en construisant des écoles, des centres de santé, des routes, et que la population a bénéficié de l'électricité qui alimente les mines.

Position des jésuites

La question dépasse la RDC. Dans beaucoup de pays africains, l'exploitation des ressources naturelles est devenue un enjeu national. Les Conférences épiscopales nationales africaines, le récent synode africain, les centres sociaux jésuites (CEPAS, CEFOD, JCTR) et les réseaux « ressources naturelles » de la société civile africaine se rejoignent autour d'un défi majeur : assurer l'exploitation bien ordonnée et contrôlée des ressources naturelles, au profit du peuple africain.

La 35^e Congrégation générale des jésuites (2008) s'est aussi positionnée sur

cette question, incitant « tous les jésuites et leurs partenaires (...) en particulier les universités et les centres de recherche, à promouvoir des études et des pratiques centrées sur les causes de la pauvreté et sur l'amélioration de l'environnement. (...) Ces recherches doivent servir aux pauvres et à ceux qui travaillent pour la promotion de l'environnement » (d. 3, n. 35). Il s'agit d'aider au « développement de la responsabilité sociale des entreprises, à la création d'une culture des affaires plus ouverte à la compassion et à des initiatives de développement économique des pauvres » (d. 3, n. 28). C'est ainsi qu'a été créé le Governance of Natural and Mineral Resource (mines, pétrole, forêt), un réseau international de jésuites dont le

Le CEPAS

Le Centre d'études pour l'action sociale est une œuvre sociale jésuite et une organisation partenaire d'Action de Carême. Il est membre observateur de la Commission sur la révision des contrats miniers, et membre du Comité de pilotage de l'Initiative de transparence pour les industries extractives et de la Commission épiscopale de RDC pour les ressources naturelles.

Lors d'une conférence sur les partenariats public-privé dans le secteur minier de la RDC (Bruxelles, mars 2007), le CEPAS a co-signé un appel international intitulé *A fair share for Congo*. La même année, il a remis aux responsables du Forum de la société civile congolaise, puis aux autorités gouvernementales et aux douze entreprises privées concernées, un rapport sur les contrats miniers en vigueur dans le pays : une contribution précieuse au processus gouvernemental de révision des contrats miniers. Parmi ses autres activités, on peut noter le lancement, en juin 2008, à Kipushi, d'une formation des populations visant à renforcer leurs connaissances du Code minier congolais et de la responsabilité sociale des entreprises.

(réd.)

CEPAS est un des co-fondateurs, ainsi que le Jesuit African Social Center. Parmi les perspectives d'engagement, il y a la création de l'African Jesuit Network on Governance of Natural Ressources.

« L'homme n'est vraiment homme que dans la mesure où, maître de ses actions et juge de leur valeur, il est lui-même auteur de son progrès, en conformité avec la nature que lui a donnée son Créateur et dont il assume librement les possibilités et les exigences. »⁶ Dans la Bible, trois couples de verbes sont employés pour définir le « mandat » donné par Dieu à l'humanité, soit de cultiver le « jardin » dans lequel nous avons été placés : « multiplier et remplir la terre », « dominer et soumettre » les animaux, la végétation et les ressources naturelles, au sens large, et enfin « cultiver et garder » la terre. En conséquence, si la liberté et l'autonomie ont été données à l'humanité pour développer et faire progresser les ressources naturelles - « le ciel, c'est le ciel du Seigneur / la terre, il l'a donnée aux fils d'Adam » (Ps 115,16) - elles doivent toujours s'exprimer d'une façon qui respecte la souveraineté divine de l'Univers - « Au Seigneur la terre et sa plénitude / le monde et tout son peuplement » (Ps 24,1).

Des évêques impliqués

Le second Synode spécial des évêques pour l'Afrique (dont le message final a été publié le 23 octobre) s'est aussi exprimé sur cette question : « Riches en ressources humaines et naturelles, beaucoup parmi nos peuples croupissent dans la pauvreté et la misère, les guerres et les conflits, les crises et le chaos. Cette situation est rarement causée par les catastrophes d'ordre naturel. Elle est plutôt largement attri-

buée aux décisions et aux activités humaines des gens qui n'ont aucun souci du bien commun et cela souvent par le biais d'une complicité tragique et d'un complot criminel des dirigeants locaux et des intérêts extérieurs » (n. 5).

N'est-ce pas le moment pour nos diocèses de se présenter « comme des modèles de bonne gouvernance, de transparence et de bonne gestion financière » ?⁷ Benoît XVI a d'ailleurs affirmé sa volonté de « mettre sur pied, dans divers pays du continent, un observatoire sur l'exploitation des ressources naturelles » et a appelé toutes les institutions de l'Eglise qui sont actionnaires de sociétés actives en Afrique « à faire pression pour le respect des droits des populations à jouir elles aussi des fruits de l'exploitation des ressources naturelles ».⁸ Face à la mauvaise gestion des ressources naturelles de la RDC, les évêques de la Conférence épiscopale nationale du Congo (CENCO) ont créé, pour leur part, en juillet 2007, une commission épiscopale ad hoc pour les ressources naturelles (CERN). Par leurs messages et notes pastorales, ils ne cessent d'exhorter les fidèles chrétiens à interpeller les autorités politiques et la communauté internationale.

« Au lieu de contribuer au développement de notre pays et profiter à notre peuple, les minerais, le pétrole et la forêt sont devenus des causes de notre malheur. Comment comprendre que nos concitoyens se retrouvent, sans contrepartie ni dédommagements, dépouillés de leurs terres par le fait des superficies concédées ou vendues à tel ou tel exploitant minier ou forestier ?

6 • *Populorum progressio*, n° 56.

7 • **Synodus Episcoporum**, *Elenchus finalis propositionum*, propositio 29.

8 • **Synodus Episcoporum**, *Elenchus finalis propositionum*, propositio 24 et 29.

(...) La CENCO s'engage, à travers ses structures, à suivre avec une attention particulière le processus de « revisitation » des contrats miniers et forestiers, afin qu'il se fasse dans la plus grande transparence au profit du peuple congolais » (*Message des évêques de la CENCO*, juillet 2007).

Ou encore : « L'exploitation des ressources naturelles ne cesse de soulever de graves problèmes de souveraineté, d'équité, de légalité, de respect des populations locales et de l'environnement. (...) Nous demandons à notre gouvernement de donner des mesures et les conditions de renégociation, et de rendre ainsi clair et transparent le cadre juridique de la signature des contrats miniers et forestiers. Les entreprises minières et forestières devront respecter leurs obligations sociale et environnementale » (*Message du Comité permanent de la CENCO*, « Appel à un engagement réel pour la reconstruction de la RDC », janvier 2008).

Les réformes préconisées sont nombreuses. Par exemple : réviser le Code minier dans le sens de l'article 58 de la Constitution de la RDC (18 février 2006) qui stipule que « tous les Congolais ont le droit de jouir des richesses nationales. L'Etat a le devoir de les redistribuer équitablement et de garantir le droit au développement » ; renforcer les capacités des institutions et services du Ministère des mines à faire respecter les nouveaux cadres juridiques et réglementaires ; en synergie avec les ONG locales et internationales, former les exploitants artisanaux (5 millions) à s'organiser en coopératives pour recouvrer leur dignité humaine, lutter contre la pauvreté et le pillage des ressources ; etc.

Car le progrès ne peut être compris comme le seul essor du secteur minier

artisanal, aussi important soit-il. La gloire de Dieu, c'est l'homme debout, c'est-à-dire capable de vivre dans une certaine dignité... et dans la solidarité. Vatican II, dans *Gaudium et Spes*, parlait déjà des joies et des soucis, des espoirs et des aspirations des autres que nous partageons tous. Dans une perspective chrétienne, il n'est pas permis d'être heureux tout seul, de vivre dignement, sans que soient garantis pour tous les êtres humains les besoins nécessaires à leur existence.

F. M.

choisir et Action de carême vous invitent à une conférence

« Richesses minières de la RD Congo, peuple oublié »

par le Père Ferdinand Muhigirwa s.j.

directeur du Centre d'études pour l'action sociale (CEPAS), de Kinshasa, membre de la Commission épiscopale pour les ressources naturelles.

Comment se fait-il que la population d'un pays parmi les plus riches en ressources minières vive dans une pauvreté aussi dramatique ? Que faire pour que cela change ?

**Lundi 14 mars 2011, à 20h00
au Centre St-Boniface (Genève),
14 av. du Mail**

Dans le cadre de
la *Campagne œcuménique 2011*
**« Extraction minière :
un business indigeste »**

Un pénible attentisme

L'Eglise et les femmes

●●● **Thierry Schelling**, Puteaux (F)
Prêtre

Le 8 mars, Journée internationale des femmes, rappelle au monde, comme un refrain usé mais toujours d'actualité, qu'il faut encore lutter, dans toutes les nations, pour le renforcement des droits des femmes. Dans toutes les nations... et en Eglise. Là, le disque paraît même rayé...

Consternant constat : le nombre d'agressions commises sur la voie publique contre des femmes a augmenté en France, en 2010, de 13 %.¹ Ce serait là le reflet d'une dégradation de l'image de la femme, de sa « chosification » sexuelle. Symptomatique du vocabulaire des jeunes d'aujourd'hui : *la meuf*... dont l'expression écrite ne rend pas le ton dénigrant avec lequel ce terme de verlan est prononcé, même par de « grands » ados, qui ne le sont qu'entre guillemets...

Et l'Eglise dans tout ça ? Elle qui se lève si promptement et systématiquement lorsque la vie de l'embryon est en jeu ou lorsque les derniers jours de centenaires confiés aux soins palliatifs semblent remis en question, pourquoi ne crie-t-elle pas aussi haut et fort contre cette injustice notoire qui peut toucher toute femme, de n'importe quel milieu, contrée, clan, société ? Probablement d'abord parce qu'elle n'est pas dirigée par des femmes. Car, immanquablement, les improbables papesses ou « évêques-ses » seraient directement, personnellement et assurément plus spontanément à même de dénoncer les violences faites aux femmes comme un « crime contre l'humanité ».

De fait, la petite cinquantaine d'évêques femmes dans la Communion anglicane et les Eglises luthériennes manifestent régulièrement, comme cheffes d'Eglises, leur désapprobation de toute forme de misogynie. Mais Rome n'ayant toujours pas introduit le langage inclusif dans ce qu'elle a de plus sacré, sa liturgie, on ne saurait attendre de « notre Mère l'Eglise » une vive réaction à chaque acte ou parole anti-femme dans le monde. Dommage. Peut-être aussi parce que l'Eglise pose un regard si éminent (dans les deux sens du terme, respectueux et élevé) sur la femme - cf. *Mulieris dignitatem* de Jean Paul II (1988) - que le concret d'un couple difficile, d'une maternité difficile, d'une vie professionnelle difficile, bref, le concret d'une vie difficile tout simplement parce qu'on est aussi « juste » une femme lui échappe dans le fond. Un prêtre ou une religieuse indiens sont assassinés au Kerala ? Consternation générale. Des jeunes filles y ont le visage vitriolé par des hommes sans vergogne ? Pas de dénonciation ecclésiale, outre les éclats de voix locales. Dommage.

1 • D'après l'Observatoire national (français) de la délinquance.

Les femmes sont quand même la majorité de l'humanité, ainsi que du nombre de participants aux activités paroissiales,² diocésaines³ voire nationales (pèlerinages...), à tout le moins à ses assemblées dominicales... A ce titre, la *Lettre aux femmes* de Jean Paul II en 1995 trahit presque l'incapacité du magistère à parler de la femme en tant que telle, sans la référer à ses divers rôles possibles. On y trouve une litanie de *mercis* à la femme-mère, la femme-épouse, la femme-fille et la femme-sœur, la femme-au-travail, la femme-consacrée ainsi qu'un « merci à toi, femme, pour le seul fait d'être femme ».

Une image bancale

Ce qui est intéressant de relever, c'est qu'après chaque entrée, on a deux à trois phrases décrivant pourquoi il est juste de lui dire *merci*, mais qu'après le simple fait d'être femme, il n'y a qu'un général : « Par la perception propre de ta féminité, tu enrichis la compréhension du monde et tu contribues à la pleine vérité des relations humaines. » Comment enrichit-elle le monde ? Comment contribue-t-elle à la « pleine vérité » ? En étant mère, épouse, fille, sœur, au travail ou consacrée... donc toujours par

rapport à quelqu'un d'autre. Jamais pour elle-même.

Pourtant les deux récits de la Genèse expriment la parfaite parité entre les deux sexes. Dans le premier, on a la référence suprême d'*imago Dei*, selon laquelle l'ADAM est créé « mâle et femelle »⁴ (Gn 1,27) ; dans le deuxième, l'ADAM ne trouvant pas de semblable, Dieu l'endort et, tirant de son côté - et non d'une côte ! -, forme ISHA, qui devient alors ISH. Dans celui-ci, on semble même pouvoir dire que la femme est créée avant l'homme (le mâle), alors que dans celui-là, la différence masculine précède la féminine. Le débat reste ouvert...

Néanmoins, l'Eglise n'a pas (encore) d'anthropologie féminine *officielle* adéquate - bien que les théologiennes catholiques soient nombreuses, sans compter les religieuses ! A noter que les vingt premières entrées qui apparaissent lorsque l'on tape « théologiennes catholiques » dans *Google* sont strictement relatives à des « théologiens catholiques ». Comme si la catégorie susmentionnée n'existait pas !⁵

Une question d'autorité

Certes, maintes étudiantes deviennent théologiennes professionnelles, rectrices d'universités ou de facultés catholiques. Des femmes sont chancelières de diocèses, secrétaires de prélats, responsables des divers domaines de gestion d'une Eglise locale - en diaconie, en liturgie ou en martyrie (témoignage). Et si aucune femme n'est encore membre de la Congrégation pour la doctrine de la foi ou de celle pour l'Education catholique, deux, dont une Suisse, ont intégré pour la première fois, en 2004, la Commission théologique internationale.

- 2 • Un constat (heureux) que je tire de mes trois ans de paroisse !
- 3 • A titre d'exemple, pour le diocèse de Nanterre, le conseil épiscopal est à moitié féminin, et sur vingt-cinq services diocésains, onze ont une femme comme responsable.
- 4 • ADAM est même le seul mot hébreu qui n'est ni masculin ni féminin, ni singulier ni pluriel, mais totalement indéterminé. (n.d.l.r.)
- 5 • D'ailleurs, en cite-t-on beaucoup aujourd'hui aussi spontanément que des De Lubac, Congar, Küng, Curran, Schillebeeckx ou Amaladoss ? Qui peut en lister dix de suite ?

église

Quant à la curie romaine, en 2007, on notait une augmentation de leur présence de 21 %, mais « surtout comme assistantes ».⁶ A cette date, c'était une salésienne sous-secrétaire de la Congrégation pour les instituts séculiers et les sociétés de vie apostolique qui était la plus haut placée.⁷ Depuis, une deuxième femme laïque est devenue sous-secrétaire, Flaminia Giovanelli, pour le Conseil pontifical « Justice et Paix ». C'est à Paul VI qu'on doit en fait, en 1967, la nomination révolutionnaire, dans une curie uniquement masculine jusque là, de quatre religieuses au dicastère s'occupant... des religieuses et religieux. Le pape justifia son choix en ces termes : « afin de contribuer d'une façon efficace à traiter les affaires concernant spécialement leurs intérêts et leurs activités ».⁸ Or, dès les débuts, une frayerie s'empara des milieux religieux masculins, tant et si bien que l'une des premières nommées dut expliciter son rôle en ces

Hawaï, années '80,
une image surannée



termes : « D'aucuns ont cru voir un mandat d'autorité attaché à ce poste : qu'ils se détrompent ! Elle [la nomination] n'implique aucun droit de regard, encore moins d'autorité sur l'ensemble des instituts religieux. »⁹ C'est donc cela qui fait peur : l'autorité ! Pour ne pas dire le pouvoir tenu par les clercs conféré par l'ordination.

L'histoire de l'institution ecclésiale commence à la Pentecôte, dit-on, où, « dans la chambre haute », les Onze « persévéraient dans la prière avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères » (Ac 1,14). Puis survint la pseudo-misogynie paulinienne - « pseudo » car, à l'époque, la vision sociale, religieuse, économique, familiale entre le *vir* et l'*uxor* des Romains n'aurait pu emmagasiner l'idée si moderne et récente de l'égalité naturelle et en droit entre les deux sexes,¹⁰ comme dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948. Autre temps, autres mœurs. Cette vision d'après Paul, alliée au pessimisme augustinien sur le rôle de la sexualité, servit d'alibi, pour ne pas dire d'argument, à l'organisation ecclésiale naissante pour évincer les femmes des postes d'autorité comme évêque ou presbytre. Car si on a reconnu le rôle des diaconesses dans les premiers temps (les femmes au service des pauvres et des malades... femmes), il va diminuer

6 • In *La Croix*, 07.03.07.

7 • La première femme, historiquement parlant, nommée sous-secrétaire fut l'Australienne Rosemary Goldie, en 1967, au tout nouvellement créé Conseil pontifical pour les laïcs. Elle est décédée le 27 février 2010.

8 • In *La Documentation catholique*, 05.11.67, col. 1910.

9 • In *La Documentation catholique*, 17.03.68, col. 575-576.

10 • Tout comme la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, complétée par Olympe de Gougas dans sa Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (1791), mais en vain !

tout au long du Moyen Age en même temps que le diaconat permanent, qui *lui* sera cependant ravivé par Paul VI à la suite du concile Vatican II, en 1967, alors qu'*elles*, non !

Les chanoinesses et abbesses à l'autorité non égalée alimentent aussi l'histoire de l'Eglise médiévale. Des femmes mystiques et autres docteurs de l'Eglise, les Catherine, Thérèse ou Brigitte, rayonnent dans l'Eglise parce que canonisées ! Des modèles féminins, certes, mais surtout des vierges consacrées ! Même si on compte au calendrier ecclésiastique de rares saintes mères, médecins, voire martyres.

Mauvais exemple

A mon sens, la manière dont Rome a clos la discussion de l'accès des femmes à la prêtrise est un acte violent. Qui contribue, quelque part, à cette augmentation de la violence faite contre les femmes. Car le magistère se déclare « non autorisé » à leur conférer l'ordination, il prétend ne pas pouvoir aller de l'avant concernant la question de l'accession des femmes au ministère presbytéral (au moins au moyen d'un Synode, qui n'a qu'un pouvoir consultatif pour le pape), sans donner d'explication plausible à un auditoire en attente et vivant... au XXI^e siècle.

L'Eglise se sent pourtant autorisée à légiférer sur la vie sexuelle des femmes en régentant les si délicates questions liées à la stérilité ou à l'avortement - des excommunications prononcées à l'en-

contre de femmes jugées coupables de ce dernier tombent encore¹¹ -, se retrouvant même l'alliée bien inconfortable d'un pouvoir tel que celui de l'Arabie Saoudite wahhabite¹² qui n'a pas signé la Déclaration universelle des droits de l'homme parce qu'il ne reconnaît pas l'égalité naturelle entre les sexes.

Si Luthériens et Réformés ont eu leurs opposants, c'est par le dialogue, même ardu, que les instances dirigeantes de ces Eglises ont ouvert tous les charismes aux deux sexes. La Communion anglicane a mené (et continue de le faire) un débat exemplaire quant au fond et à la forme ; elle voit d'ailleurs les ailes (minoritaires) les plus conservatrices (ou carrément anti-ordination des femmes) s'extraire de sa communion pour rejoindre Rome. Mais la richesse de l'apport des femmes comme diacres, prêtres et évêques - voire primat pour l'*Episcopal Church of America*, la première à ce poste - a été à maintes reprises relevée, scellant la décision prise, un jour à Hong Kong en 1944, d'ordonner Florence Tim Oi Li, la première d'une longue liste de ministres du culte.

Seule Rome - et les Eglises orthodoxes -, capable pourtant d'exaltantes expressions lorsqu'il s'agit de parler du « génie féminin », se bute, se ferme et n'avance en rien. Alors que les femmes voudraient que l'Eglise leur parle simplement... d'être femme. Et chrétienne. A part entière.

Th. Sch.

11 • Cf. **Tina Beattie**, « Avortements, choix cornélien », in *choisir* n° 610, octobre 2010, pp. 22-24.

12 • Lors de la Conférence du Caire (1994) sur la réglementation de la démographie mondiale.

Hongrie

Néolibéralisme et crise identitaire

●●● **Attila Jakab**, Budapest
Dr en histoire du christianisme

L'apprentissage de la démocratie en Hongrie, vampirisé par l'idéologie néolibérale, est laborieux. Des partis politiques aux idéologies confuses bataillent pour le pouvoir, tandis que la population s'appauvrit et voit ses perspectives d'avenir rétrécir. Un contexte qui explique le succès récent de la droite nationaliste.¹

La Hongrie - comme les autres pays de l'Europe centrale et sud-orientale d'ailleurs - n'a pas vraiment de tradition démocratique. Il est indéniable, d'un point de vue industriel, que le communisme a modernisé le pays après la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, au niveau des mentalités et du social, il a conservé les structures du féodalisme du XIX^e siècle. Dans ces conditions, le changement de régime survenu en 1989 n'a été rien d'autre qu'une redistribution négociée du pouvoir entre l'aile réformiste du Parti communiste et l'opposition dite démocratique - avec l'accord et sous l'œil attentif des Etats-Unis et de l'URSS.

Cette opposition hongroise a été façonnée et soutenue notamment, dès 1983-1984, par le financier, milliardaire et philanthrope, George Soros, au point que l'opinion publique emploie le terme de « rangées Soros » pour nommer ceux qui ont siégé au premier Parlement élu démocratiquement en Hongrie (1990).

Les partis

Dans les années '90, avec la déconfiture du Forum démocratique hongrois - droite conservatrice modérément nationaliste et néolibérale -, le Fidesz (Union civique hongroise) est devenu assez rapidement le leader de la droite. Il est composé d'un mélange fluctuant de

nationalisme, de libéralisme économique et d'idées dites socialistes.

Du côté de la gauche, le Parti socialiste hongrois (anciens communistes reconvertis) et l'Alliance des démocrates libres (les libéraux ou, plus exactement, libertaires doctrinaux) ont créé une alliance de gauche-libérale. Ferenc Gyurcsány, Premier ministre entre 2004 et 2009, a fait de cette alliance, devenue doctrinaire et déconnectée de la réalité sociale, une représentante de l'idéologie néolibérale à outrance, délaissant les plus pauvres et les marginaux. Sa défaite écrasante aux dernières élections d'avril 2010 est essentiellement due à la crise et aux réformes néolibérales douloureuses qu'elle a entreprises.

Lors de ces élections, le Fidesz a remporté environ les deux tiers des voix, en alliance avec le Parti populaire chrétien-démocrate, un parti sans base sociale, qui fonctionne comme une antenne politique de l'Eglise catholique. Un autre parti, le Jobbik (*le bon parti* ou *la meilleure part*), de tendance nationaliste radicale de droite, a fait son apparition en entrant au Parlement avec environ 13 % des votes. Alliant la critique du néolibéralisme à un discours identitaire et de solidarité nationale à teinture ethnique (avec notamment les thèmes des

1 • Cet article a paru dans une version comparable dans *Relations*, n° 745, Montréal, décembre 2010, pp. 32-33.

tziganes et de la reconsidération des alliances et des intérêts économiques de la Hongrie), il reflète la grande confusion qui règne dans le champ des idéologies politiques. Pour sa part, le Lehet más a politika (LMP), *Pour une autre politique*, issu des milieux associatifs écologistes, est perçu comme étant d'une gauche teintée de libéralisme, mais se cherche toujours. Quant au Parti socialiste, dominé par les derniers dirigeants de la Jeunesse communiste d'autrefois, sans idéologie véritable et rongé par des conflits internes, il ne parvient pas à se constituer en véritable opposition.

Une société malade

La société hongroise est malade. Depuis deux décennies, personne n'a pris la peine de lui expliquer que la démocratie ne se réduit pas à l'économie de marché. On a même scrupuleusement évité d'éduquer à la citoyenneté les sujets du régime communiste. On a préféré les transformer en consommateurs, leur imposant ainsi un nouvel assujettissement, et empêcher l'émergence d'une société civile autonome.

Les intellectuels, surtout ceux qui ont soutenu inconditionnellement la gauche-libérale, portent une immense responsabilité dans cette affaire. Pour obtenir des postes et des avantages, ils ont délaissé la pensée critique et contribué à la mise en place de mécanismes de contre-sélection qui ne favorisent pas les plus compétents. Beaucoup de diplômés n'ont pas trouvé de débouchés professionnels intéressants et ont rejoint le LMP ou le Jobbik.

Qui plus est, de par leurs accointances avec le régime communiste, les Eglises traditionnelles (catholique et protestantes) - qui refusent obstinément de faire

le point sur leur passé - ont perdu de leur crédibilité. Conservatrices et faibles sur le plan des ressources humaines, leur principale préoccupation est l'encaissement de l'aide financière, sans cesse sollicitée auprès de l'Etat, ce qui conditionne leurs alliances politiques. Si elles fustigent le matérialisme d'une société déboussolée, elles ne critiquent pas vraiment pour autant le système néolibéral. La multitude des Eglises et des communautés religieuses (plus de 300) témoigne aussi de ce malaise social. Beaucoup de gens cherchent par tous les moyens une échappatoire pour fuir la dure réalité.

Des mensonges

La montée du nationalisme ethnique et radical en Hongrie s'explique par le refus qu'une partie de la société a opposé à la communication politique mensongère de la gauche-libérale. Pour beaucoup de Hongrois, les grands principes abstraits (droits de l'homme, liberté de parole et de conscience, etc.), si chers aux intellectuels déconnectés de la réalité et au service du politique, ne disent strictement rien. Leurs principaux problèmes sont le chômage, la précarité du travail, les bas salaires, l'asservissement des travailleurs (les syndicats hongrois sont une plaisanterie ; il y a même des dirigeants avec des revenus de ministre), la peur de la baisse du niveau de vie, l'absence d'avenir pour les enfants.

Les couches populaires, socialisées dans l'égalitarisme communiste, perçoivent en effet les inégalités sociales criantes et les fossés qui se creusent. Elles réalisent que la gauche, dirigée par des « grandes fortunes de la démocratie » (généralement cyniques, sans

scrupules et amoraux), les a entièrement délaissés. Ces dirigeants se sont trouvés, à l'époque des privatisations, au bon moment, au bon endroit (ils appartenaient généralement aux bons réseaux politico-économiques).

Les jeunes, pour leur part, réalisent que leurs diplômes ne valent rien, que les discours et la réalité ne se recourent pas. La jeune génération, née autour des années du changement de régime, s'est tout simplement rendu compte qu'il n'y a plus d'ascenseur social et que l'égalité des chances, c'est de la propagande. Les critères d'un cursus professionnel ne sont plus le mérite et le travail bien fait, mais davantage la loyauté politique inconditionnelle et l'attitude politiquement correcte. Dans ce contexte, on ne doit nullement s'étonner qu'une bonne partie de la jeunesse hongroise soit en colère et éprise de justice.

Comme la gauche défend les intérêts des grandes multinationales et le Fidesz ceux des classes moyennes aisées, les couches populaires se tournent de plus en plus vers la droite nationaliste et radicale. D'autant plus que cette dernière montre du doigt les prétendus responsables des malheurs nationaux (les juifs et les tziganes) et promet un Etat providence qui prendra soin de la population. Pourquoi ce discours simpliste attire-t-il ?² Parce qu'au bout de deux décennies de politique de l'éducation plus ou moins néolibérale, plus d'un quart des Hongrois d'âge adulte sont semi-analphabètes. Le discours radical épargne donc leur raison, mais attise leurs instincts et sentiments.

Un laboratoire

Comme la grande majorité de ceux qui ont discrédité la gauche par leur politique néolibérale et ont institutionnalisé la corruption se trouvent au Parlement, la capacité de renouvellement du Parti socialiste est pratiquement nulle. Sa disparition, par scissions, reste une possibilité. La droite radicale se perçoit comme la seule alternative sérieuse au Fidesz, dont elle parvient à rétrécir les marges de manœuvre.

Nous vivons dans une époque dite de *réformes* néolibérales : l'accroissement des inégalités et des tensions sociales, ainsi que l'augmentation des conflits ethniques ne sont donc pas exclus. La question est désormais de savoir si le discours nationaliste du pouvoir et le recours à une répression endurcie seront les seules réponses au mécontentement grandissant. C'est pourquoi la Hongrie d'aujourd'hui peut être regardée comme un laboratoire de la mondialisation. On y teste la nouvelle formule de la démocratie : économie de marché et parti national unique. Une européanisation du modèle chinois est-elle à prévoir en Hongrie, comme ailleurs ?

A. J.

2 • On a tellement parlé, parfois d'une manière aberrante, du racisme et de l'antisémitisme des Hongrois, que la société du pays est presque devenue insensible à ce genre de discours. De plus, les sites radicaux alternatifs traduisent et diffusent régulièrement les invectives anti-hongroises publiées sur des blogs israéliens.

De l'Un et du multiple

Tout est relation. Il est impossible de concevoir quoi que ce soit en lui-même, en dehors de tout contexte, dans l'absolu. La peinture est révélatrice en ce sens que toute touche de couleur se définit et s'affirme par rapport à la touche contiguë. Ainsi un carré rouge sur fond noir différera dans son expression d'un carré rouge sur fond blanc. Un homme ne peut se saisir en lui-même. Il ne se définit qu'au travers des relations.

Ma relation à Dieu est une relation de reconnaissance pour la liberté qu'il m'a accordée. Je ne puis sonder l'inconnaissable, l'inconcevable, l'inaccessible à mon esprit et mes sens. Comment le fini pourrait-il contenir l'infini ? C'est juste si je pressens un peu de cette infinité en contemplant la nuit le ciel plein d'étoiles, la nuée des galaxies, les myriades de soleils éclairant d'autres planètes dans l'espace illimité.

Il n'y a pas de preuves irréfutables de l'existence de Dieu. Il n'y en a jamais eu. Et il n'y a pas non plus de preuves qu'il n'existe pas. C'est le précieux don de liberté qui nous est accordé. J'ai longuement essayé d'étayer sur ma raison l'existence de Dieu. Je ne l'ai perçue que sur un autre plan lorsque les forces de l'amour ont été libérées en moi.

Tout ce que je sais de Dieu me vient du Christ qui est descendu jusqu'à moi pour me révéler que face aux forces aveugles de la nature et à la violence du cœur humain, l'amour était l'essence de Dieu, et la joie, la finalité de la vie. C'est par lui que je sais que l'amour est la relation à l'autre par excellence. Aimer, c'est vivre en Dieu. C'est participer à son essence, c'est être ici-bas. C'est par son sacrifice que mes fautes et mes errements sont pardonnés et par lui que je trouve la force de pardonner moi aussi.

Adolescente, je redoutais la mort plus que tout, jusqu'au jour inoubliable où la foi en la résurrection m'a été donnée et a transformé ma vie. Et puis à la mort de mon père, de ma mère, de mon plus

jeune fils, de mon mari, de mon petit-fils, j'ai reçu une ou plusieurs fois, selon la nature de notre relation et d'une façon chaque fois inespérée, un signe irréfutable et intransmissible de leur présence, signe de vie qui comble l'âme d'une joie furtive et inaliénable. Ils vivent au-delà de nos sens.

Ma relation à Dieu est de l'ordre de l'expérience autant que de la foi. Une voix me parle dans le silence qui me dit que faire, où aller si je le lui demande et suis prête à lui obéir sincèrement. Avec cette présence, voix, pensée qui guide, éclaire, morigène et ouvre à la paix, la solitude est conjurée. Au cours des années, le Saint-Esprit a utilisé non seulement la voix intérieure pour me guider mais aussi les mille circonstances, rencontres, hasards, coïncidences de la vie pour me conduire où souvent je ne pensais pas aller.

De l'enfance à la vieillesse, je me suis sentie reliée à mon Eglise qui m'a transmis un héritage et nourri toute ma vie. C'est bien plus que le lien avec une institution locale et temporelle qui réglerait mes pas, c'est le lieu d'une communion avec les saints et les fidèles de tous les siècles unis dans une foi et adoration communes autour du sacrifice toujours renouvelé du Christ, du sacrement de la sainte Cène, offert dimanche après dimanche.

Parce que nous sommes des êtres de chair et de sang et non de purs esprits, je crois à la nécessité des formes, des rites qui nous communiquent le sens du sacré, des institutions qui transcendent le temps et transmettent et nourrissent la foi. Mais ils restent des moyens et ne doivent pas être absolutisés. Le Christ n'a-t-il pas dit à la Samaritaine : « L'heure vient où vous n'adorerez plus le Père sur cette montagne ni à Jérusalem... Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Fidèle à mon Eglise, à ses dogmes, à ses rites, je me sens proche cependant des croyants d'autres religions de ce temps ou de temps très anciens que j'ai côtoyés au hasard de mes lectures. Des poèmes, des récits, des biographies m'ont fait me sentir proche de personnages ou d'êtres vivants qui prient et vénèrent et dont les

actes se profilent sur un fond de permanence, de sens et de sérénité.

C'est ainsi qu'ayant relu récemment l'*Odyssee* d'Homère, je me suis sentie étonnamment proche d'Ulysse à cause de la foi qui l'habite et le porte, de sa constante relation à Zeus et Athéna qui agissent comme Providence, l'inspirent, le fortifient et le conduisent. Ulysse m'a semblé très proche dans sa manière de prier, de rechercher la volonté divine, de la discerner au moyen de signes concrets et de vivre dans la présence des dieux. La présence divine se fait sentir à tout moment pour l'encourager et le fortifier.

Toujours au hasard des lectures, volons jusqu'à l'Inde immémoriale et contemporaine à travers le livre de l'écrivain anglais William Dalrymple, intitulé *Neuf Vies*. L'auteur a sillonné le pays et recueilli les récits de vie de neuf personnages vivant de leur foi. Parmi eux, le fabricant d'idoles, dernier représentant d'une longue chaîne d'artisans travaillant à la sculpture d'idoles depuis 700 ans. La chaîne va être rompue par son propre fils qui désire être ingénieur informaticien. Les règles du métier sont sévères. D'abord, l'apprentissage du sanscrit pour pouvoir s'instruire sur les dieux dans les textes sacrés. La formation dure des années. Le sculpteur doit travailler comme dans un temple, être honnête, véridique et bon envers chacun. L'idole est la forme humaine du dieu. L'esprit doit se concentrer dans la prière avant de modeler la forme divine selon des proportions précises, prescrites par les livres saints, à observer rigoureusement. L'atelier devient un temple. Il ne s'agit pas d'art mais d'un acte de dévotion. Ce n'est que par la force de la prière que l'artisan peut saisir un peu de la vie du dieu.

Dieu est en nous, dans notre cœur et notre esprit. Et l'homme peut le révéler sous la forme d'une statue de métal. Une fois que la divinité a pris forme dans l'idole, elle n'appartient plus à celui qui l'a formée. Remplie de pouvoir divin, on ne peut plus même la toucher. Elle est devenue dieu par la foi du croyant. Mais si le cœur est corrompu, la divinité s'en va. Comment ne pas saluer cet homme de foi, de prière et de don de lui-même ?

Toujours de lecture en lecture, j'ai aussi été impressionnée par l'écrivain et ethnographe africain Amadou Hampaté Bâ qui a consacré un ouvrage à son maître spirituel, musulman et soufi, Vie et enseignement de Tierno Bokar. Tierno grandit dans une famille pieuse, en un temps de guerres cruelles entre ethnies. Lui n'apprenait que la haine de ses propres défauts et s'exerçait à la « Grande Djibad », la guerre sainte dont le prophète a dit qu'elle devait être menée contre soi-même. Il prit l'habitude de ne voir que le Dieu créateur et à ses pieds une humanité déchirée, souvent au nom de ce même Dieu. Il conduisit l'instruction religieuse des jeunes enfants de Bandiagara. Au seuil de la vieillesse, à 62 ans, il connaîtra la haine, la calomnie et la trahison de la part de coreligionnaires adeptes d'une autre pratique rituelle. Il disait de ses persécuteurs : « Ils sont plus dignes de pitié et de prière que de condamnation et de reproche parce qu'ils sont ignorants. Ils ne savent pas et malheureusement ils ne savent pas qu'ils ne savent pas. » Pour lui l'homme n'existait que pour être pardonné et Dieu pour qu'on lui rende grâce.

Voici quelques-unes de ses paroles : « Que notre amour ne soit pas centré sur nous-mêmes, qu'il ne nous pousse pas à n'aimer que ce qui nous ressemble ou à n'épouser que les idées semblables aux nôtres. N'aimer que ce qui nous ressemble, c'est s'aimer soi-même, ce n'est pas aimer. » Ou encore : « Bienheureux qui se souvient de l'unicité de Dieu et de la fraternité qui doit unir ses adorateurs d'où qu'ils viennent. »

Ces paroles, nous dit Amadou Hampaté Bâ, sont sorties d'une modeste case de terre séchée, au cœur de l'Afrique noire. « Tierno Bokar n'avait pas lu les Évangiles et ne connaissait de Jésus que ce qui en est dit dans le Coran. Il ne lisait d'ailleurs pas le français. Pourtant, dans ses paroles, que de résonances évangéliques ! Par ailleurs, des chercheurs ont relevé dans l'enseignement de certains grands soufis des concordances étonnantes avec des enseignements du Tao ou du Zen dont ces grands maîtres n'avaient jamais eu connaissance. Il s'agit donc bien, non d'influences mais de rencontres. »

Un dernier livre nous servira de conclusion pour explorer ce mot de rencontre. Celui de Jean-Claude Ameisen, Quand l'Art rencontre la Science. C'est un livre de textes et d'images qui présente en parallèle des peintures d'art abstrait face à des coupes d'atomes, d'amibes, de cellules osseuses, d'algues, aussi bien que de galaxies et de nébuleuses. Enfants de la nature, croyant n'exprimer que leurs visions et émotions les plus individuelles par des formes et des couleurs non identifiables, ces peintres ont révélé un monde secret, invisible à l'œil nu et cependant repérable par nos instruments actuels qui sondent les plus petites particules de la matière. Les créations les plus particulières rejoignent l'universel et le cosmique.

Ne serait-il pas possible de figurer le rapport de l'homme avec la transcendance dans ce qu'il a de plus intime et personnel en abstrayant, de la même façon, la foi de tout ce qui la figure et la supporte, mythes, rites, dogmes, institutions, non pour les nier ou contester leur nécessité, mais pour saisir ce qu'il y a de plus constant et universel dans le rapport de l'homme à Dieu et parvenir ainsi, peut-être, à rassembler les hommes sans les arracher à leurs appartenances multiples ? Ne trouve-t-on pas chez l'homme de partout, à travers tous les siècles, ce sentiment de proximité entre le visible et l'invisible, de présence secourable, d'intimité qui peut aller jusqu'à la possession de l'être humain par Dieu. Ainsi un soufi musulman a pu dire, avec d'autres : « J'ai pensé à toi si souvent que je suis devenu toi. Peu à peu tu t'es approché de moi et j'ai disparu. »

Le secret de l'unité rayonnant au sein du multiple nous est donné par la Genèse : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. »

Hélène Guisan-Démétriades¹
Lausanne

Urbain - rural

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le n° 614 de choisir et notamment son dossier « Urbain - rural : sortir du clivage ». Les propos de Marcos Weil et Bernard Woeffray (pp. 19-22) ont enrichi mon point de vue, mais aussi fait remonter un souvenir que j'aimerais partager, en guise d'écho à leurs propos.

Il y a 30 ans, je m'étais rendue dans une salle communale pour assister à un débat, Pour ou contre l'extension d'une route ; quel développement voulons-nous ? La salle était archi-comble, survoltée. D'emblée il fut clair que le « pro-route - progrès » avait la salle à ses côtés. Comment allait s'en tirer son contradicteur, enthousiaste admirateur de Gandhi, amoureux de la nature, médecin partisan d'une éthique de la sobriété ?...

Quand ce fut son tour de parler, le public d'une seule voix le siffla, ricana, des poings dans la salle se levèrent. Le contradicteur projeta alors sur grand écran des diapositives qu'il avait prises. Elles étaient très contrastées. La plupart dévoilaient la beauté menacée de la région - l'homme disait : « La beauté, c'est non seulement utile, mais nécessaire à l'équilibre de la vie » - ; d'autres montraient des espaces dénaturés, fonctionnels, des no man's land. L'incroyable pour la jeune femme que j'étais se produisit : à chaque image célébrant la vie, la beauté, la poésie, la nature, le public huait, conspuait, éructait ; à chaque image où il ne restait rien de cela, le public tapait des mains, tapait des pieds, riait.

Je sortis de la salle bouleversée. Excessive moi aussi du baut de mes 23 ans, je me surpris à songer : « Ils ont choisi Barabbas. »

Isabelle de Vevey
Estavayer-le-Lac

1 • Auteur de Les carnets du silence, Ouverture, Lausanne 2008, 212 p.

Du surnaturel au vrai Dieu

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

***Au-delà*, de
 Clint Eastwood**

Le génie de Clint Eastwood, comme réalisateur, est de savoir nous donner des films d'action, jamais ennuyeux, et de poser en même temps les grandes questions auxquelles nous sommes tous confrontés : la guerre, la culpabilité, l'injustice, la vengeance... C'est le cas de son dernier film, *Au-delà*, dans lequel il n'hésite pas à reconstituer le tsunami du Pacifique en 2004 et l'attentat du métro de Londres en 2005, et à s'interroger sur le rapport des vivants avec les morts.

Pour ce faire, Eastwood utilise la construction romanesque d'un Charles Dickens, dont le héros principal du film, George, est un passionné, et dont nous visiterons avec lui la maison à Londres : la description successive et alternée de groupes de personnages qui semblent n'avoir rien à faire entre eux et qui, évidemment, se rencontrent et donnent sens à l'histoire qui est racontée. Tel est bien le cas ici puisque nous sommes transportés tour à tour à San Francisco, à Paris et à Londres où tous se retrouveront.

Aux Etats-Unis, George, qui est doté du don de voir les morts, en un éclair, et de les entendre, et qui a exploité ce pouvoir commercialement, décide d'y renoncer, hanté qu'il est par les images venues de l'au-delà. A Paris, Marie, une célèbre réalisatrice de télévision qui a été victime du tsunami en Indonésie et a vécu une expérience de la « vie après la mort », décide de se consacrer à la communi-

quer au public, ce qui aboutit à la faire rejeter du petit milieu médiatique où elle régnait. A Londres, dans l'atmosphère misérabiliste à la manière d'un Dickens moderne, deux jumeaux adolescents, Jason et Marcus, prennent soin de leur mère alcoolique et droguée. Mais Jason est tué à la suite d'une horrible circonstance et Marcus, inconsolable, ne cesse de vouloir lui parler et de le retrouver. Il se met en quête de ceux qui promettent la communication avec les morts. Il rencontre nombre de charlatans avant de forcer George, qu'il a identifié sur Internet, à user de son pouvoir. Tout finira bien car, même si les morts ne ressuscitent pas, ils exercent une vigilance bienveillante et témoignent d'un au-delà. Fort estimable, *Au-delà* n'est certainement pas le meilleur des films du réalisateur, avec ses effets spéciaux un peu sommaires, mais la thématique d'un surnaturel, d'où, malgré tout, s'il n'est pas nié, Dieu est absent, rejoint la préoccupation de beaucoup de nos contemporains. En ce sens, Eastwood, avec sa maîtrise du récit et sa direction d'acteurs, ne déçoit pas.

Conversion

L'actualité des sorties en salle permet de confronter la grande machine d'Eastwood avec un petit film français : *Qui a envie d'être aimé ?* Il s'agit de l'adaptation

d'un authentique récit de conversion, intitulé joliment *Catholique anonyme*, de Thierry Bizot, producteur d'émissions de télévision. Il y raconte comment, jusqu'à l'âge de 44 ans, baptisé, il a été un catholique non pratiquant et surtout non convaincu, et qu'à la suite de circonstances très simples, il a pris conscience de sa foi dans le Christ. Sa femme, Anne Giafferi, qui n'a pas suivi son itinéraire, raconte cette histoire dans une œuvre sans prétention, ce qui sans doute était le juste chemin pour parler délicatement de ce retour au vrai Dieu.

Le fil rouge de l'histoire est la paternité : à la suite d'une conversation avec le professeur de son fils adolescent, Antoine, un brillant avocat, reçoit une invitation à des séances de catéchèse. Il commence à s'y rendre par politesse puis par curiosité, quitte à s'en moquer dans les dîners en ville. Mais voilà qu'insensiblement il s'y intéresse et qu'à la fin il se rendra à l'évidence : il adhère au Seigneur Jésus, qu'il a trouvé dans son humanité, dans sa faiblesse et dans sa filiation au Père.

Le ton du film est celui de la comédie, qui en dit long cependant sur le tabou dont est entouré Dieu, l'Eglise et le religieux dans nos sociétés éclairées. Antoine cache son évolution à son entourage et même à sa femme. Il faut voir son embarras lorsque sa secrétaire risque de voir qu'il délaisse le Code civil pour la Bible ! Le film ne dissimule pas non plus la proportion de gens un peu bizarres qui hantent les églises : l'illuminée qui déteste le pape mais voudrait « ressentir » Jésus, ou bien l'apprenti philosophe qui ne trouve pas dans ses livres l'essentiel que lui indique le prêtre instructeur. Mais il montre aussi les âmes, qui sont un beau miroir de l'Évangile.

Il y a également la confrontation plus dramatique avec la réalité : ce frère alcoolique et raté par qui Antoine se laisse évangéliquement gifler ; son père qui l'a élevé durement, joué par un Jean-Luc Bideau pathétique, qu'il faudra comprendre et pardonner ; l'attente douloureuse de sa femme, qui soupçonne quelque adultère ; sa sœur déjantée, en recherche d'affection ; et surtout son fils par lequel viendra une réconciliation pudique avec lui-même et avec les autres. Antoine ne sera peut-être pas un pilier de sacristie mais sa vie est transformée. Il ira à la messe et confessera ce Christ dont la statue médiévale dans la petite chapelle au bord de la mer l'a marqué une première fois, sans qu'il y attache une importance particulière.

Le plus beau du film est précisément qu'il ne s'y passe rien d'extraordinaire : seulement le rayonnement de l'Évangile et son action salvifique dans une vie quotidienne. Au travers du divertissement du spectateur, tour à tour amusé et ému, affleure un authentique surnaturel.

G.-Th. B.

**Qui a envie
d'être aimé ?
d'Anne Giafferi**

« Qui a envie d'être
aimé ? »



France, Brésil à Bâle

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Beatriz Milhazes,

Fondation Beyeler,
Riehen/Bâle,
jusqu'au 25 avril

Loin de la grisaille au propre comme au figuré, la Fondation Beyeler et le musée Tinguely placent le début d'année sous les auspices de la couleur et de l'humour. Les expositions que les institutions baloises dédient respectivement à l'artiste brésilienne Beatriz Milhazes et au nouveau réaliste Arman retentissent comme des hymnes à la joie par le coloris éclatant de l'une et les facéties de l'autre.

Pluralité des mondes

Rien de révolutionnaire au demeurant dans l'œuvre de Beatriz Milhazes qui oscille entre réalité visible, motifs végétaux stylisés et formes abstraites. Ses vastes compositions reprennent en effet nombre de préoccupations formelles inhérentes à l'histoire de la peinture, du chromatisme joyeux d'un Matisse aux structures rigoureusement composées d'un Mondrian. L'artiste elle-même se réclame des pionniers de l'abstraction, autant que de Matisse dont elle retient « l'importance, accordée à la vie et à la couleur ». Pourtant ses peintures, qui amalgament collages et monotypes, ne renvoient qu'à elles-mêmes et au contexte brésilien qui préside à leur création.

A la côtoyer, le plus surprenant réside dans son aveu d'influence. « Je recherche, reconnaît-elle, les structures géo-

métriques, mais avec la liberté de formes et d'images que j'emprunte à différents univers. » Elle fait sienne un vaste kaléidoscope de cultures savantes et populaires, qu'elle ingère et assimile, donnant ainsi naissance à un art autre. Avec une totale absence de hiérarchie, elle mêle des formes empruntées à la céramique traditionnelle, à la dentelle, au carnaval ou à l'art baroque colonial.

La technique du collage, qu'elle pratique depuis la fin des années '80, obéit également à un principe de recyclage qui amalgame emballages de bonbons, brillance de textures contemporaines, comme le vinyle adhésif, et formes numérisées à la parfaite netteté de contour. On se situe dans une profusion, foisonnement, opulence de matières qui conjugue tout et son contraire, abstraction et figuration, opacité et transparence. Dans ses compositions, la rigueur des formes abstraites cohabite avec l'usure des matériaux et les irrégularités du découpage. Par cette patine du vécu et les repentirs - qui sont les stigmates des hésitations de l'artiste -, elle élude la froideur abstraite, au profit d'une facture vibrante d'humanité.

Si sa pratique de la transgression réconcilie culture occidentale et folklore local, l'art et la nature tissent aussi des liens de similitude. Sa palette regorge de tonalités florales, auxquelles plantes et fleurs tropicales ont dispensé leurs pigments : « Ce que je vois dans les paysa-

ges de mon pays, dans les oppositions très fortes de couleurs, du soleil avec le vert, avec le bleu... Ces contrastes prononcés me stimulent. En ce sens, la nature brésilienne m'habite. »

Beatriz Milhazes ne craint pas de basculer dans l'ornemental à l'échelle de l'architecture, pour laquelle elle conçoit de vastes compositions décoratives, comme si l'immensité amazonienne l'avait familiarisée avec les grands espaces. Le Brésil est là tout entier, dans l'exubérance d'une nature luxuriante qui recompose le monde avec un optimisme confiant. « Malgré les épreuves que traverse le monde, je crois en l'humanité et en la nature comme possibilité d'une vie heureuse. »

Le geste artistique

L'exposition *Arman* quitte le Centre Pompidou pour s'installer au musée Tinguely qui porte le nom de cet autre compagnon de route du Nouveau Réalisme. L'institution suisse a voulu se démarquer de son homologue parisien, en privilégiant le geste et la dimension physique qui s'inscrivent de manière si singulière dans le processus de création de beaucoup d'œuvres d'Arman, décédé en 2005.

Adolescent turbulent, Armand Fernandez trouva sans doute dans la pratique du sport en général et du judo en particulier, un exutoire à son tempérament bagarreur. Le judo jouera plus tard un rôle d'autant plus important que l'artiste partageait cette passion avec Yves Klein.

Les futurs fondateurs du Nouveau Réalisme s'étaient d'ailleurs rencontrés en 1947 sur un tatami. Yves Klein, qui avait atteint un niveau professionnel dans la pratique du judo, honorait son partenaire sportif du statut de samouraï. De manière clairvoyante, il associait le judo à un parcours esthétique qu'il qualifiait de « plus ambigu et de plus riche ». Cette appréciation devait ravir Arman qui vouait un véritable culte aux *Sept Samourais*. Il avait soumis le cinéaste Jean-Pierre Mirouze, qui vraisemblablement n'en souhaitait pas tant, à plusieurs projections du film de Kurosawa dans un souci, disait l'artiste, d'apprentissage du « geste parfait ». Yves Klein et Arman révélaient ainsi combien l'art était, à leurs yeux, inséparable de la vie dans tout ce qui la compose.

Arman a toujours souligné l'importance du geste dans la conception de ses œuvres : « Chez moi, l'action, c'est une méga-œuvre. » On peut d'ailleurs considérer, puisqu'il nous y invite, que le corps à corps avec les objets qu'il a si fréquemment maltraités était une sorte d'équivalent artistique de sa pratique des arts martiaux.

expositions

Arman,
Musée Tinguely, Bâle,
jusqu'au 15 mai

Beatriz Milhazes,
« Modinha », 2007



Ses créations résultent souvent, bien que cela paraisse paradoxal, de la destruction. Les colères homériques d'Arman ont réduit au silence nombre d'instruments de musique, comme dans *Colère de mandoline*, en 1961. La même année, il brise un coucou suisse (*Colère suisse*), avant de découper en tranches des violons dans *Butterfly variation* (1962). *Arman le Dynamitéro* anéantit ensuite par combustion une TSF (*OK Dad, Let's get a TV now*, 1962) qui partageait avec les instruments de musique la faculté de produire du son.

L'art, double de lui-même

Ce mode d'élaboration appliqué à l'objet renvoie de toute évidence au tempérament explosif, autant qu'au vécu de l'artiste. Dès l'enfance, Arman a évolué dans un univers d'objets, avec la collection de voitures de son très fortuné arrière-grand-père et les meubles et antiquités de ses parents brocanteurs. Il considérait avec humour que sa famille était marquée du syndrome de l'accumulation qui devait plus tard régir son œuvre.

La pratique du violoncelle en amateur et de la peinture par son père constitue un autre facteur biographique d'influence. Également mélomanes, ses tantes, qui jouaient du piano et de la flûte, tentèrent de lui enseigner la musique, art pour lequel il avait peu de prédilection. La destruction de toute une série d'instruments eut de toute évidence pour fonction d'exorciser les souvenirs de son douloureux apprentissage.

Sa découverte du Nouveau Monde, en 1961, a eu d'autres implications sur son parcours. L'artiste connaissait les figures de l'avant-garde américaine, particulièrement Jackson Pollock qui exposa pour la première fois en Europe en 1952. Alors

que les *dripping*¹ du peintre américain suscitent scandale et incompréhension des deux côtés de l'Atlantique, Arman pressent l'importance de l'artiste. Il est non moins conscient de l'impasse dans laquelle se situe la peinture abstraite. L'exposition bâloise présente d'ailleurs une peinture abstraite exécutée par Arman en 1952, immédiatement suivie de la série des cachets réalisée exclusivement à partir d'empreintes de cachets. De l'empreinte, Arman passe ensuite à l'objet lui-même comme unique mode d'expression.

Ce qu'il retiendra en outre de Pollock se situe du côté du « théâtre de l'action », terme par lequel Allan Kaprow désignait le *happening*, qui, dans le cas du peintre américain, renvoyait à la dynamique de l'*Action painting*.²

Arman avait le goût des titres ironiques, tel *Home, Sweet Home* pour une accumulation de vieux masques à gaz. L'objet renvoyait à la Seconde Guerre et à sa folie meurtrière. Il était doté, ainsi que le recherchaient les nouveaux réalistes, « d'universelle signifiante », en ce sens qu'il gardait l'empreinte symbolique du pouvoir de vie ou de mort des choses. L'esthétique du déchet, comme les soixante voitures empilées dans une gangue de béton de 1600 tonnes de *Long Term Parking* (1982), était la métaphore du fétichisme et de la désuétude à laquelle sont soumis les objets dans notre société de consommation. Au-delà des choses, Arman ne cessait d'interroger l'homme dans son rapport à l'objet.

G. N.

1 • Technique des arts plastiques consistant à superposer des couleurs par un système de « dégoulinage » de la peinture. (n.d.l.r.)

2 • Qui met l'accent sur l'acte physique de peindre, sur l'importance du corps et de la gestuelle dans le travail des artistes. (n.d.l.r.)

Chesterton

La quête excentrique du centre

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Chesterton naquit à ce moment de l'histoire d'Angleterre où des bourgeois philistins croyant au progrès, au travail, à la science, à la finance, au commerce et à l'industrie (ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs de croire aussi en Dieu et en la Couronne) côtoyaient des dandies esthètes, plus ou moins homosexuels, plus ou moins blasés et décadents, plus ou moins révolutionnaires, qui refusaient le travail, la morale anglicane et bourgeoise de leurs pères et qui, après avoir macéré dans l'émolliente et raffinée atmosphère de serre chaude d'Oxford ou de Cambridge où ils s'étaient grisés des paroles dorées de Ruskin, de Pater ou de Wilde, voulaient vivre comme les lys de l'Évangile, allongés sur des divans ou des pelouses en fumant des cigarettes égyptiennes et en discourant de Socrate et de Jésus.

Ces jeunes éphèbes avaient le choix entre deux conversions, deux reniements ou deux trahisons : la conversion au catholicisme ou au communisme. Or

des deux, celle qui faisait le plus trembler l'Institution était bien sûr la conversion à Rome. Quand Rome était encore dans Rome...

Catholique...

Au sortir de l'adolescence, Chesterton se trouva à la croisée de plusieurs routes. Suivrait-il Kipling et son exaltation de l'Empire, Shaw le socialiste ou Wells le scientifique, tous trois apôtres du progrès, chacun à sa manière ? Il rejeta d'un mouvement d'épaule décidé le dandysme et l'esthétisme wildien dans lesquels il vit, non sans quelque semblant de raison, des signes ostentatoires de décadence et un goût marqué pour la Rome pétronienne, qui, de son point de vue, était passablement éloignée de la Rome pétriniennne, et sans autre préambule retourna à ce Moyen Âge préraphaélite¹ que préconisait Ruskin.²

Mais pour que ce retour (ou cette conversion) fût tout à fait complet, il lui fallait devenir ou plutôt redevenir catholique, comme on l'était à l'époque de Richard Cœur de Lion, de Thomas Becket, de Robin des Bois et de Chaucer, et renouer avec le fil d'une tradition fâcheusement interrompue à la Réforme, quand l'Angleterre jugea bon de s'isoler du reste de la catholicité et de choisir la voie des mers pour établir sa

Gilbert K. Chesterton

L'Église catholique et la conversion, traduit par G. Joulé, L'Homme nouveau, Paris 2010, 180 p.

Utopie des usuriers, traduit par G. Joulé, L'Homme nouveau, Paris 2010, 188 p.

Le sel de la vie, traduit par M. Le Péchoux, L'Âge d'homme, Lausanne 2010, 226 p.

1 • Mouvement artistique fondé en Angleterre en 1848. Ses membres avaient « entre autres pour dessein de rendre à l'art un but fonctionnel et édifiant : leurs œuvres avaient pour fonction d'être morales. Mais cela n'excluait pas leur désir d'esthétisme. (...) Les préraphaélites aspiraient à agir sur les mœurs d'une société qui, à leurs yeux, avait perdu tout sens moral depuis la Révolution industrielle. » (*Wikipédia*) (n.d.l.r.)

2 • Ecrivain, peintre et critique d'art britannique du XIX^e siècle. (n.d.l.r.)

domination par les moyens du commerce. Cette conversion lui faisait, soit dit en passant, remettre en question l'idéologie progressiste telle que Hegel et Marx, à sa suite, l'avaient définie.

...et romain

Redevenant catholique, Chesterton redevenait lui-même ; il retrouvait cette part de lui, joyeuse et enfantine, dont la Réforme l'avait amputé et renouait le lien de filiation avec ses ancêtres, tout en se coupant, provisoirement l'espérait-il, de ses contemporains. Or redevenir catholique, c'était du même coup redevenir romain, non seulement à cause de son admission dans l'Eglise du même nom, mais également à cause du passé historique de l'Angleterre et de ses 1500 ans de catholicisme intégral. En se romanisant, il se « dégermanisait » de facto. Il cessait d'être commerçant et Carthaginois, pour devenir soldat et laboureur comme Scipion l'Africain. Il sortait du temple de Mammon sur lequel

Gilbert K. Chesterton



l'Angleterre moderne avait édifié sa fortune pour entrer dans l'Eglise du Christ. Il ne fut d'ailleurs pas le seul parmi les intellectuels anglais de sa génération à avoir choisi la voie romaine. Newman avait donné le branle de ce débauchage, entraînant dans son sillage, par la séduction de son verbe, la fermeté de ses principes et la sainteté de sa vie, nombre de brebis mécontentes du troupeau anglican. Mais alors que la conversion de Newman était purement religieuse, celle de Chesterton était à la fois religieuse et politique. Il combattait sur ces deux fronts qu'il jugeait indissociables. Or, chose singulière qui la distinguait de la plupart des autres, la sienne de conversion n'obéissait pas à des motifs esthétiques, mais logiques. Revenant à Rome, Chesterton revenait à l'ordre et à la santé morale et mentale. Il retrouvait pour ainsi dire la raison, dans un monde qui était en train de la perdre et de s'en féliciter.

Le monde étant à l'envers, Chesterton se fixa pour but de le remettre à l'endroit. Mais affirmer les droits de la raison, de la normalité, de l'ordre et de la santé était un exercice d'équilibriste autrement périlleux, qui déplaisait souverainement à l'esprit moderne épris de nouveauté, qui avait substitué l'expérience, le relativisme et la dialectique à la transcendance, la révélation et la logique.

Doublement excentrique

Tout Anglais est par définition un excentrique. C'est-à-dire un excentré ou un décentré. La quête de Chesterton fut la recherche du centre et de la normalité. En se convertissant à Rome, il ajoutait à son excentricité première et native une seconde excentricité qui, elle, prenait la forme d'un outrage, d'une provocation

et d'une trahison pure et simple. Etre athée, agnostique ou libre penseur ne gênait personne, car la libre pensée et l'athéisme n'avaient pas de centre, de capitale historique ou géographique comme le catholicisme.

On a accusé Chesterton de populisme - encore faut-il s'entendre sur la définition du mot peuple et du mot élite -, mais n'est-ce pas là un reproche qu'on peut tout aussi bien adresser à Jésus-Christ quand il dit qu'il est venu pour les pécheurs et les petits ?

Chesterton définit le patriotisme comme le lien sacramentel et indissoluble unissant un homme à son peuple (terre et langue, histoire et géographie confondues) comme un époux est marié à sa femme pour le meilleur et le pire, dans la prospérité et l'épreuve, la santé et la maladie, l'humiliation et le déclin. Etre patriote, ce n'est pas voyager sur le navire de l'Etat à titre de passager mais, le cas échéant, sombrer avec lui.

Quand il parle de l'Homme, il en parle toujours avec une majuscule, comme quand il parle du Peuple. Et ces deux réalités sont pour lui aussi divines l'une que l'autre. Sa démocratie antiparlementaire est une démocratie de droit divin, dans laquelle chef et peuple ne font qu'un même corps, comme le Christ avec les membres qui composent son corps mystique, et c'est un Peuple toujours insurgé contre les puissances mercantiles qui cherchent à l'asservir. Il remplacera ainsi la naissance aristocratique par le baptême catholique, qui est une seconde naissance, et recoudra la politique et la religion sur un autre patron que celui de l'alliance d'une Eglise protestante, d'une monarchie constitutionnelle et purement décorative et d'une aristocratie devenue ploutocrate.

L'humble

Le général, le grand, le cosmopolite n'intéresse pas Chesterton. Seuls comptent à ses yeux le petit, le particulier, le provincial, avec l'oiseau dans le nid, le nid sur la branche de l'arbre natal pris avec tout son peuple d'ancêtres et de racines, sa motte de terre, sa marge de terroir et de territoire.

Poète et paysan, combattant et croisé, conspirateur et convertisseur, homme des guildes et des corporations, il rassemble dans sa vision une pluralité végétale et spirituelle de clans, un réseau de glèbes, de champs délimités par des haies (la borne et la limite sont des concepts essentiels de sa pensée, car la borne délimite et définit et l'on ne peut penser ni nommer sans définitions et donc sans limitations), une chouannerie tout imprégnée de la Marche d'Arthur.

Landes, forêts, lacs épiques, vergers enchantés, cathédrales gothiques, rêves et dialectiques, c'est tout un Moyen Age qui s'avance à notre rencontre, toute une terre chrétienne qui se soulève, toute une chevalerie anti-moderniste, anticapitaliste et anti-socialiste où le saint rend justice au pauvre et à l'humilié, où le pécheur rend grâce à son Rédempteur et se dresse au son de son clairon.

G. J.

La survivance du modèle grégorien

Sylvain Gouguenheim,
La réforme grégorienne. De la lutte pour le sacré à la sécularisation du monde. Temps Présent, Paris 2010, 264 p.

X^e siècle, « le siècle obscur ». Après être tombée sous la dépendance des grandes familles romaines, la papauté est soumise au roi Otton le Grand, qui se fera couronner empereur du Saint Empire romain germanique par le pape Jean XII. L'empereur nomme les évêques, influence le choix des papes et les fait déposer s'ils s'opposent à sa politique.

En 1046, le roi d'Allemagne Henri II obtient le droit de désigner les candidats à l'élection papale. Mais en 1059, le pape Nicolas II réagit et décide que seuls les cardinaux peuvent participer à cette élection. *La querelle des investitures* est lancée, qui se prolongera jusqu'au *Concordat de Worms*, en 1122.

Pendant ce temps, Hildebrand, moine de Cluny, est consacré pape (1073). Il poursuit résolument la ligne de ses prédécesseurs Léon IX, Nicolas II et Alexandre II (dont il a été le collaborateur) qui vise à réformer le mode d'élection papale, et est résolu à mettre fin à la pratique courante de la simonie (les évêchés sont « vendus » au plus offrant).

En mars 1075, il rédige les *Dictatus papae*, un texte qu'on ne lit pas sans étonnement. Son ambition est simple : placer la papauté au-dessus de tout. Il l'exprime en 27 propositions, dont certaines sont saisissantes : « L'Eglise romaine a été fondée par le Seigneur seul » ; « Seul le pontife romain peut en droit être qualifié d'universel » ; « Il lui est permis de déposer les empereurs » ; ou encore, « N'est pas catholique celui

qui n'est pas en accord avec l'Eglise romaine ». Si le pape et Henri IV, roi de Germanie et d'Italie, ne sont pas encore en conflit, ce texte annonce l'âpreté de ce qui va suivre.

Le Sacerdoce et l'Empire

Lorsque Henri IV nomme un évêque à Milan, dont le siège est déjà pourvu, Grégoire VII lui conteste aussitôt le droit d'investir des évêques. Henri IV réplique en convoquant à Worms un synode (1076) qui prononce la déchéance du pape ; lequel, devant un autre synode réuni à Rome, dépose à son tour le souverain. Délivrés de leur serment de fidélité, évêques et princes allemands se dressent contre Henri IV, qui est obligé de se rendre à la rencontre du pape, à Canossa, pour obtenir la réintégration de ses droits, moyennant un vague serment de soumission. S'en suivra cependant rapidement une longue lutte de pouvoir entre le Sacerdoce et l'Empire, sans pardon, sans autre Canossa, concrétisée par l'existence parallèle de deux papes : Grégoire VII et Clément III. Le schisme durera 30 ans.

En 1081, Henri IV marche sur Rome. Obligé de s'enfuir, Grégoire VII meurt à Salerne en 1085. Henri V, qui a succédé à son père, est couronné empereur par l'antipape Clément III. Ce ne sont pas moins de cinq papes et de six antipapes qui se succéderont ensuite, au gré

des positions des évêques, des princes, de l'empereur, avec des épisodes guerriers et de nombreux synodes.

Après de difficiles négociations, une assemblée se réunit à Worms, le 23 septembre 1122. Henri V renonce à l'investiture des évêques. En retour, il reçoit l'assurance que l'élection du pape se tiendra en sa présence. Un an plus tard, *La paix de Worms* est confirmée au concile du Latran, mais sa mise en pratique ne sera de fait que très partielle. La querelle rebondit vite. Au nom de la supériorité du pouvoir religieux, l'Eglise, détenant le *glaive spirituel*, exigera du pouvoir civil sa soumission pour ce qui relève de la religion. Cette disposition permettra au pape et aux évêques de nombreuses ingérences, souvent abusives, dans le domaine politique.

Conséquences actuelles

L'évolution de la société, à travers des conflits multiples et souvent violents, a heureusement abouti, dans nos sociétés occidentales, à la notion de laïcité qui sépare le pouvoir religieux du pouvoir civil et laisse à chaque individu une pleine liberté dans le domaine religieux. Après de longs et difficiles débats internes, l'Eglise a fini par accepter ce principe (concile Vatican II - Déclaration *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse).

Nous ne sommes plus à l'époque de Grégoire VII rêvant d'une Eglise puissante et dominatrice. Vatican II n'a pas relancé ce rêve ; il n'exige plus pour l'Eglise une position privilégiée, le pouvoir politique. Il affirme plus modestement que « la communauté des chrétiens se reconnaît réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire » (Vatican II, *L'Eglise dans le monde de ce temps*, § 1).

La réforme grégorienne a eu d'autres conséquences, encore importantes aujourd'hui pour la vie interne de l'Eglise. Les *Dictatus papae* qualifiaient le pape de *pontife universel* ; si le concile Vatican II a souligné que chaque évêque dans son diocèse jouit d'un pouvoir réel, la pratique centralisatrice de Rome n'a absolument pas changé !

Ou encore, Vatican II a défini l'Eglise comme *peuple de Dieu*, s'éloignant d'une conception monolithique et pyramidale. On pouvait espérer ainsi une meilleure attention aux besoins réels des fidèles, or les évêques et les théologiens essayant d'être à l'écoute de ces besoins ne sont guère entendus à Rome et risquent même d'être sanctionnés ! Des chrétiens quittent l'Eglise, découragés par les lenteurs des réformes.

Sylvain Gouguenheim propose cette analyse : « En voulant ériger une Eglise dont Rome serait la tête, en créant ce qu'on appela le *centralisme romain*, la réforme grégorienne construisit un modèle ecclésiastique très différent de celui qui dominait alors - caractérisé par l'autonomie des Eglises de chaque royaume et par le pouvoir collégial assuré par les évêques. Malgré les vicissitudes des siècles, les bouleversements liés à la politique et aux conflits religieux (que l'on songe seulement à la Réforme protestante et à l'importance du concile de Trente), l'Eglise catholique actuelle est encore, semble-t-il, inspirée par le modèle grégorien. »

Edmond Gschwend

Le sanctuaire chrétien

Mickaël Gendry,
L'église, un héritage de Rome. Essai sur les principes et méthodes de l'architecture chrétienne, L'Harmattan, Paris 2009, 270 p.

Professeur d'histoire de l'enseignement secondaire, Mickaël Gendry nous offre un ouvrage général de grande qualité sur le sanctuaire chrétien et ses antécédents dans l'Antiquité.

Un premier chapitre traite des rites de fondation christianisés et de l'espace habité, à travers les représentations des dieux dans l'Antiquité. Puis il décrit comment le christianisme recompose dans le sanctuaire l'espace sacrificiel ancien. Une grande partie de l'ouvrage retrace les formes et l'évolution du sanctuaire chrétien, de l'Antiquité au haut Moyen Age, puis son épanouissement à travers le roman et le gothique. Un autre chapitre retrace l'art chrétien de la sculpture et du vitrail au Moyen Age. Enfin, l'auteur ouvre la grammaire des signes iconographiques, généralement en lien avec la liturgie (la flore, le bestiaire, le culte des saints, anges et démons).

La documentation de Mickaël Gendry est principalement centrée sur l'Europe et plus particulièrement sur la France. Néanmoins il souligne les caractéristiques venant de l'Orient. Sur certains points, comme la sculpture, il semble ignorer celles des murs des églises arméniennes et géorgiennes anciennes qui représentent des personnages bibliques.

On relèvera certains développements historiques, comme le sanctuaire terre d'asile, qui est un héritage des temples païens, associé ensuite aux églises. Intéressante également l'histoire des cime-

tières et leurs déplacements à travers les siècles, ainsi que celle des reliques des saints. Ou encore le processus de dématérialisation du divin qui semble commencer dès l'exil juif à Babylone et la destruction du Temple de Jérusalem, puis l'apparition d'autres formes de la présence de Dieu en christianisme par la foi en l'Incarnation, relayée par l'eucharistie, les icônes en Orient, les statues de la Vierge et des saints en Occident.

Plusieurs tableaux - les douze apôtres et leurs signes de reconnaissance, les représentations du Père et du Fils, les prophètes de l'Ancien Testament ou encore les significations du serpent et des monstres - rendront de grands services aux touristes et aux pèlerins qui visitent les sanctuaires d'Europe et du Moyen-Orient. Deux regrets : les illustrations, en noir et blanc, sont rares et il manque un index des termes.

L'ouvrage ne remplace pas, il va sans dire, les livres de la collection « La nuit des temps » des éditions du Zodiaque, mais *L'église, un héritage de Rome*, et surtout sa partie consacrée à l'Empire romain oriental, rendra de grands services.

Joseph Hug s.j.

■ Economie

Christian Comeliau**L'économie contre le développement ?***Pour une éthique du développement mondialisé*

L'Harmattan, Paris 2009, 274 p.

Christian Comeliau, investi de responsabilités dans plusieurs organismes concernant l'économie et le développement, auteur d'une quinzaine d'ouvrages, décrit les rouages qui génèrent les failles du système économique actuel. En l'an 2000, dans *Impasses de la modernité*, il signalait les dérives prévisibles. Ici, il décortique les situations vécues. Il précise dans la préface : « Les solutions proposées ne sont pas à la hauteur des défis présents parce que la conception dominante de l'homme et de la société sur laquelle s'appuie l'organisation de notre monde apparaît aujourd'hui éminemment réductrice par rapport aux potentialités réelles, individuelles et collectives de la condition humaine. »

Il propose de renouveler la réflexion anthropologique, philosophique et éthique sur les finalités, les valeurs et les potentialités de l'individu et de l'espèce humaine. Car les réponses ne sont pas d'abord techniques, mais impliquent des choix politiques de la part du citoyen. En d'autres termes, la méthode de réflexion dont nous avons besoin exige de renverser la procédure habituelle de l'élaboration des politiques : « La formulation des questions politiques précède, logiquement, l'analyse des questions techniques. » L'auteur, dans des explications minutieuses, fait un tour d'horizon concret des problèmes vitaux pour notre société : *richesse, enrichissement, pauvreté ; la régulation de l'économie mondiale ; la conception de l'homme et de la société ; quelle est la place de l'économie dans la société ?* etc. L'énumération laisse percevoir l'ampleur des réflexions, parfois complexes à saisir mais combien constructives pour comprendre la situation. L'avenir à long terme demande à tous les acteurs de la société de dépasser la recherche du profit et de l'intérêt personnel, pour promouvoir un véritable bien commun en toutes régions.

Christian Comeliau insiste sur une économie intégrée dans une éthique au service des collectivités, dans le respect de la nature humaine et de ses besoins de transcendance, de spiritualité et de sociabilité.

Willy Vogelsanger

■ Chine

Michel Masson**Matteo Ricci, un jésuite en Chine***Les savoirs en partage au XVII^e siècle*

Facultés jésuites de Paris, Paris 2010, 204 p.

Michel Masson et Michel Cartier ont offert, à l'occasion du 400^e anniversaire de la mort du jésuite Matteo Ricci, un ouvrage sur la méthode missionnaire. Ils mettent l'accent sur le rôle de « l'accommodation culturelle » dont le prêtre s'est servi pour faire passer le christianisme auprès des « lettrés » de Chine. Ils rappellent aussi la vaste formation scientifique du Père Ricci et son rôle dans la prise de conscience de la tradition scientifique chinoise.

Le Père Masson, jésuite, actuel directeur de l'Institut Ricci de Paris, propose huit lettres du missionnaire, inédites en français. On y perçoit la richesse intellectuelle de l'Occidental ouvert à la science orientale. L'œuvre de Ricci est à l'origine de la sinologie, science relative aux connaissances venues de Chine. Un accent particulier est mis sur le lien établi par Ricci entre la culture européenne et la culture chinoise. Les auteurs montrent ainsi comment peut exister un respect de l'autre quand la rigueur scientifique est respectée.

Jacques Schouwey

Liang Shuming**Les idées maîtresses de la culture chinoise**

Cerf/Institut Ricci, Paris 2010, 426 p.

Voilà une œuvre maîtresse pour comprendre la Chine et les Chinois. L'auteur propose une analyse comparative entre, d'une part, les progrès sociaux et scientifiques de l'Occident et, d'autre part, les causes de ce qu'il appelle la stagnation bimillénaire de la Chine. Répertoire d'une série de caractéristiques de la culture chinoise (il en retient 14), il les confronte à celles de la culture occidentale. L'immensité géographique du pays, la longueur de son histoire, la multiplicité des peuples qui le composent, l'absence de religion, la priorité donnée à la famille sur l'individu, une organisation sociale fondée sur la morale et sur les relations de réciprocités plutôt que sur la loi, l'absence de classes sociales, le pacifisme, et bien d'autres traits expliquent pourquoi les Chinois n'ont pas la

même compréhension que les Occidentaux de la démocratie, des droits de l'homme, de l'Etat, des conflits armés ou des rapports sociaux. Pour Liang Shuming, la culture chinoise se caractérise par une conception de l'existence où tous les efforts sont orientés vers l'intériorité, alors que l'Occident dirige ses efforts vers le monde extérieur.

Le lecteur qui persévéra dans la lecture de cet ouvrage, sans se laisser décourager par une série de répétitions, typiques d'un cours professoral, trouvera de précieux éléments de réponses, plus nuancées, aux questions récurrentes concernant la Chine. Une interrogation reste cependant en suspens au moment de refermer le livre : comme il est légitime de se demander jusqu'à quel point la culture chrétienne imprègne l'Europe d'aujourd'hui, la culture à laquelle se réfère l'auteur inspire-t-elle encore la Chine issue des grands bouleversements des soixante dernières années ?

Pierre Emonet

Matteo Nicolini-Zani

Nos frères de Chine

Les communautés catholiques dans la Chine contemporaine

Parole et Silence, Paris 2010, 152 p.

Selon la devise, *Nous ne pouvons plus nous permettre le luxe de notre ignorance sur la Chine* (W. Hirn), les ouvrages traitant principalement l'aspect économique de la Chine inondent les librairies. Il est réjouissant de constater que parmi ces nouvelles parutions se trouvent aussi des livres qui remédient à notre ignorance concernant la situation religieuse en Chine. A l'occasion du 400^e anniversaire de la mort de Matteo Ricci (2010), plusieurs publications ont honoré ce jésuite, qui est sans doute un des plus grands missionnaires de l'histoire, et ont traité de l'approche spirituelle et scientifique des premiers missionnaires jésuites en Chine.

Ici Matteo Nicolini-Zani, moine de la communauté de Bose et sinologue, veut mettre à jour nos connaissances de la situation réelle de l'Eglise catholique en Chine. Il veut dépasser ainsi les généralisations simplistes, voire les stéréotypes qui circulent concernant sa situation (p. ex. celui d'une division rigide entre « catholiques patriotes » et

« catholiques clandestins » ou pire, celui de deux Eglises dont l'une est décrite comme « schismatique »).

L'auteur retrace les principaux faits historiques de ces soixante dernières années qui ont conduit l'Eglise de Chine à sa situation d'aujourd'hui. Il expose les problèmes actuels et dessine les défis de demain en regardant son avenir dans la nouvelle société culturelle, politique et économique chinoise. L'appendice, avec un choix de paroles et de comptes rendus de quelques figures de l'épiscopat chinois qui témoignent de sa fidélité au Christ et de sa communion avec l'Eglise universelle, et la présentation des sources d'information qui nous permettent de suivre de loin la vie de cette Eglise locale complètent cette présentation synthétique.

L'ouvrage donne un excellent aperçu pour lire et comprendre la réalité multiforme et complexe de l'Eglise en Chine, même s'il reste parfois - vu sa brièveté - trop sommaire. Le lecteur intéressé y trouvera par contre une multitude de références (comme le titre original est en italien, les sources sont majoritairement dans cette langue) qui lui permettra d'approfondir des thèmes abordés dans ce livre.

Daniel Salzgeber

Benoît Vermander

L'empire sans milieu

Essai sur la « sortie de la religion » en Chine

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 222 p.

Ceux qui s'intéressent intensivement à la Chine ne peuvent pas ignorer Benoît Vermander, ce jésuite français, sinologue et politologue, qui dirige depuis 2004 l'Institut Ricci de Taipei et qui anime la revue électronique en anglais et chinois, www.erenlai.com, spécialisée dans les questions de développement humain et de diversité culturelle en Asie. Son dernier livre, *L'empire sans milieu*, est le fruit de ses différentes investigations entreprises ces dix dernières années - qui sont à la base de ses ouvrages : *Les mandariens de la rivière Huai* (2002), *La Chine en quête de ses frontières* (2005, avec Jean-Pierre Cabestan), *Chine brune ou Chine verte* (2007), etc. - et de son étude du retour des expressions religieuses instituées dans la Chine contemporaine.

En partant - tout en soulignant certaines de ses limites - de la thèse développée par Marcel Gauchet de la « sortie de la religion », entendue comme sortie de la capacité du religieux à structurer la politique et la société, l'auteur recherche une grille d'intelligibilité de ce moment de l'histoire que vit aujourd'hui la Chine.

Ce passionnant et pertinent essai propose ainsi une compréhension systématique de l'évolution présente des religions chinoises, dont les transformations semblent à première vue contradictoires. Mais son enquête brillante sur le statut du religieux dans le monde chinois dépasse largement le contexte de l'espace-temps chinois et suggère bien plus une recomposition globale de la condition religieuse, explorée par Benoît Vermander tant sur le plan philosophique que théologique.

Daniel Salzgeber

■ Spiritualité

Lytta Basset

Aimer sans dévorer

Albin Michel, Paris 2010, 438 p.

« L'enfer c'est les autres. » La plus célèbre répartie de l'œuvre théâtrale de Jean-Paul Sartre ne se dément pas ! Y compris dans un sens inattendu : l'amour envahissant, l'amour dévorant, ces « prisons affectives », explique Lytta Basset, qui nous emprisonnent « dans une relation mortifère ». L'enfant réellement aimé laisse éclater sa colère le jour où sa mère, son père lui adressent un reproche justifié. L'enfant, le conjoint, l'être « mal » aimé étouffe ses sentiments profonds, les enfouit dans les bas-fonds du silence, accumulant ainsi un ressentiment capable de haine mortelle.

En théologienne et bibliste, l'auteur nous rappelle la « colère » de Dieu, son envie de détruire une « humanité décevante ». Or il ne serait jamais venu à l'esprit des auteurs bibliques de confondre la colère de Dieu avec le reniement de son amour pour les pécheurs. La tendresse n'exclut pas la déception dans une relation où l'être profond est menacé parce qu'il est devenu l'objet d'un « amour délirant » qui se mue en « incarcération ».

Lytta Basset respecte ses lecteurs et lectrices, quitte à bousculer leurs certitudes. Son expérience de la vie nous rappelle que,

« dès la naissance, c'est le regard des autres qui appelle l'humain à l'existence », alors que nous prétendons ou subissons souvent le contraire ! Dans la foi profonde qui l'attache à Jésus, elle nous invite enfin à marcher vers cette « œuvre d'art » que nous sommes si nous consentons à nous laisser « sculpter » par l'Amour incarné. Amour et liberté s'embrassent, c'est tout l'enseignement chrétien !

Albert Longchamp

Geneviève Comeau

Peut-on donner sans condition ?

Justice et amour

Bayard, Paris 2010, 118 p.

Donner évoque la charité quotidienne. Donner sans condition a quelque chose à la fois d'équivoque et de fascinant, car le donneur jubile à l'idée de se décharger d'un surpoids inutile ou gênant (les psychanalystes s'en sont amusés). Donner sans calcul semble un leurre. Les cyniques y voient une manière de prolonger son pouvoir sous couvert de générosité.

Plus subtilement, Geneviève Comeau, théologienne et professeur au Centre Sèvres, montre combien le don sans la Grâce ne peut guère échapper à la réciprocité, qui permet d'escompter une sorte de « retour sur investissement » sous forme de gratification personnelle ou de lien social renforcé. Le don sans condition ne peut se comprendre qu'à la lumière du pardon. Hannah Arendt voyait dans le pardon l'apport le plus significatif du christianisme à la vie politique. L'autrice y voit plutôt la restauration des liens rompus par les mille contrariétés quotidiennes de la vie en société.

Plus fondamentalement, sous sa plume, le don devient figure de Dieu ; ce qui nous vaut une belle confrontation entre deux théologiens, Hans Urs von Balthasar et Karl Rahner. Pour le premier, le don sans condition est l'acte central de l'histoire humaine saisi dans cet endroit singulier, le Golgotha ; pour le second, le don sans condition est Dieu répandu et communiqué au long des âges par tous ceux qu'anime l'esprit du Christ.

Etienne Perrot

Marie-Bosco Berclaz, Martin Hoegger*L'ange, le rosaire et Marie*

Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 152 p.

Sœur Marie-Bosco Berclaz, membre de la congrégation des Sœurs Ursulines de Fribourg, et Martin Hoegger, pasteur dans le canton de Vaud, se sont connus sur le terrain de la prière et de l'annonce de la foi. Ce livre est le beau fruit jailli de leur rencontre. A la méditation poétique et goûteuse des quatre ensembles de cinq mystères (mystères joyeux, mystères douloureux et mystères glorieux, ainsi que les mystères lumineux ajoutés, telle une couronne, par Jean Paul II), le « grain de la Réforme » fait écho. Cette prière traditionnelle de l'Eglise catholique romaine s'enrichit de la sensibilité protestante et débouche sur un approfondissement mutuel et fécond pour tout chrétien. Cette méditation s'appuie sur un très solide fondement scripturaire et permet une redécouverte de cette « prière du pauvre », selon l'expression ancienne.

Il faut relever le souci de nos auteurs de proposer des pistes pour « inviter chacun à se laisser conduire par le souffle de l'Esprit comme Marie ». En quittant ce livre, nous comprenons encore mieux la citation sur la couverture du Frère Aloïs de Taizé : « Ce livre est une belle démarche d'unité. »

Dominique Mougeotte

■ Littérature

Colette Nys-Mazure*Contes d'espérance*

Lethielleux, Paris 2010, 200 p.

A dire vrai ce ne sont pas des contes. Ce sont plutôt des récits de vie, des éclats de lumière, des fulgurances soudaines dans des existences grises, mornes, sans avenir radieux. L'autrice, fine observatrice, a dû rencontrer les personnages qu'elle décrit si bien. Des personnages qui, pour la plupart, semblent marcher dans un tunnel assez sombre et qui brusquement se remettent à vibrer, à apercevoir au loin une clarté.

Ici, c'est une jeune femme emmurée dans sa tristesse qu'un souvenir lointain, au milieu de sa nuit, fait tressaillir... Un coup discret à sa porte et la voilà prête à sortir de sa torpeur. Là, c'est un vieil instituteur veuf et désœuvré. Il retrouve l'entrain en s'occupant de deux enfants qui se qualifient eux-

mêmes de cancre et prennent, grâce à lui, goût à l'étude. Là encore, deux amants réactualisent l'amour fatal de Tristan et Iseult et ici, un fils, après la mort de sa mère, se voit confronté à mille souvenirs.

Dix-neuf récits, tous plus attachants les uns que les autres, qui vous arrachent parfois des larmes et chuchotent à votre oreille que l'être humain a, au fond de son cœur, une petite fille au doux prénom d'Espérance, laquelle nous attend tous, une bougie allumée dans sa main.

Marie-Luce Dayer

Eric-Emmanuel Schmitt*Concerto à la mémoire d'un ange*

Albin Michel, Paris 2010, 234 p.

Le titre est beau et prometteur. Pourtant les quatre nouvelles qui composent ce livre ne sont pas toutes d'égale valeur. Elles tournent autour d'un même thème, celui de la rédemption. Et qui dit rédemption, précise l'auteur, rencontre la damnation. Une empoisonneuse, un marin, un président et un escroc se partagent les honneurs de ces nouvelles, entraînant, dans leurs sillages, d'autres personnages qui gravitent autour d'eux, tant bien que mal.

Ces histoires, dit l'auteur, parcourent les chemins de l'existence en se demandant s'ils sont les sentiers de la liberté ou les routes du déterminisme. Et le philosophe de répondre : « Nous avons le sentiment de la liberté quand nous délibérons, hésitons, choisissons. Or ce sentiment n'est-il pas une illusion ? La décision prise ne devait-elle pas de toute façon être prise ? Si notre cerveau pose une option, n'est-il pas conditionné à la poser ? Et si c'était donc une nécessité déterminante qui emprunterait les habits du libre arbitre... » A travers ces nouvelles, se creuse la dite question et cette dernière vit mieux que la réponse...

Marie-Luce Dayer

Aubert Pierre, *Nicolas Berdiaeff. Une approche autobiographique et anthropologique*, Cerf, Paris 2011, 238 p.

Barbarin Philippe, *Quel devenir pour le christianisme ?* Albin Michel, Paris 2011, 116 p.

Benoît XVI, *Lumière du monde. Le pape, l'Eglise et les signes des temps*, Bayard, Montrouge 2011, 276 p.

Bériault Yves, *Etty Hillesum, témoin de Dieu dans l'abîme du mal*, Médiaspaul, Paris 2010, 188 p.

Bilman Emilie, *La rivière de soi. Poèmes*, Slatkine, Genève 2010, 64 p.

Boyer d'Argens (marquis de), *Lettres chinoises. Choies et présentées par Lu Wan Fen*, DDB, Paris 2011, 376 p.

Campo Real Carmen, *Cartilage. Poèmes*, Slatkine, Genève 2010, 180 p.

Chamay André, *Le voyage existentiel : vers une spiritualité chrétienne revisitée. Dieu : une utopie nécessaire ?* Slatkine, Genève 2010, 88 p.

Charru Philippe, *Quand le lointain se fait proche. La musique, une voie spirituelle*, Seuil, Paris 2011, 302 p.

*****Col.**, *Une spiritualité d'enfant*, Albin Michel, Paris 2011, 230 p. [43080]

Coulange Pierre, *L'homme au travail. L'éclairage de la Bible et de l'engagement social de l'Eglise*, Parole et Silence, Paris 2010, 218 p.

Fred Robert, *Eloïse*, Slatkine, Genève 2010, 52 p.

Goss-Mayr Hildegarde, *Jean Goss. Mystique et militant de la non-violence*, Fidélité, Namur 2010, 136 p.

Grand'Maison Jacques, *Société laïque et christianisme*, Novalis, Montréal 2010, 182 p.

Guillou Marie Joseph de, *La sagesse de Dieu donne sens à la vie*, Parole et Silence, Paris 2011, 106 p.

Les Chartreux, *Chemins vers le silence intérieur*, Parole et Silence, Paris 2010, 116 p.

Lukasik Alexandre, *Quatre minutes dans l'Au-delà. Témoignage du Dr Gérard Landry. La vie après la vie*, GLIFA, Corgémont 2010, 80 p.

Paglia Vincenzo, *La Parole de Dieu chaque jour 2011*, Lethielleux/Parole et Silence, Paris 2010, 640 p.

Recondo José María, *Le chemin de la prière chez René Voillaume*, Lethielleux/Parole et Silence, Paris 2010, 192 p.

Shayegan Daryush, *Henry Corbin. Penseur de l'islam*, Albin Michel, Paris 2011, 428 p.

Zeender Berset Muriel, *Ecrire entre les langues. Littérature romande et identités plurielles*, Slatkine, Genève 2010, 352 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR, le Centre de documentation et de formation religieuses, à Carouge (Genève)

18, r. Jacques-Dalphin
☎ ++41 (0)22 827 46 78

Ouverture :
le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi,
de 9h à 12h et de 14h à 17h,
et le vendredi, de 9h à 12h.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

Dimanche matin

Dimanche matin, il fait affreusement beau, j'épluche un oignon en écoutant une vieille rengaine de Francis Cabrel, et je pleure, je pleure toutes les larmes de mon corps, si seulement c'était à cause de l'oignon, mais non. Dimanche matin, un immense ciel bleu surplombe mon chagrin, je pense à ces petites jumelles enlevées par leur père, disparues sans laisser de traces, et dont le sort ne fait plus guère de doute, hélas, à moins d'un miracle. Je pense au massacre des innocents dont elles sont le symbole emblématique, et à leur maman que rien ne pourra jamais consoler, et je pleure sans pouvoir m'arrêter, tandis que l'ami Cabrel fredonne : « C'est un mauvais rêve, oublie-le. » Mais non. Et comme si ça ne suffisait pas, j'apprends à l'instant le suicide d'un prêtre de Genève accusé de pédophilie. Je l'aimais bien. Je n'arrive pas à y croire. Pourquoi, comment ? « Y'a sûrement quelqu'un qui écoute, là-haut dans l'univers », continue de chanter Cabrel avec un optimisme décapant. Mais non.

Dimanche matin, c'est impossible qu'il fasse si beau quand le monde est si noir; et que tant de gens rigolent quand tant d'autres se désolent, et pourtant si, c'est parfaitement possible et normal, d'ailleurs en ce moment même tout un peuple crie sa joie, le peuple égyptien ayant réussi sa révolution, et je pense à mon ami Salah qui doit être en train de fêter l'événement, là-bas, au Caire, avec ses copains, mais toute cette joie ne fait que creuser le gouffre dans mon cœur, le gouffre de tristesse insurmontable qui me sépare de la splendeur du monde. Pourquoi fait-il si beau à la fin ? Il devrait pleuvoir. Et Cabrel se taire. Et moi garder espoir, mais non.

Dimanche matin, je devrais faire un effort, c'est le jour du Seigneur quand même. Cesser de pleurer comme une Madeleine. Me ressaisir, aller à la messe. Mais non.

Je n'en veux pas à Dieu, notez bien. Il n'y est pour rien, dans toutes ces horreurs. Ce n'est pas sa faute si des gens font subir des choses affreuses à eux-mêmes et à leur prochain. Mais de temps à autre, je trouve que Dieu pourrait faire un geste. Un tout petit geste qui ne lui coûterait rien. C'est si compliqué que ça d'empêcher qu'un père tue son enfant, qu'un curé viole un gosse, quand on est Tout-Puissant ?

Dimanche matin, je pense à toutes les jolies choses futiles que j'avais l'intention d'évoquer dans cette rubrique printanière, si seulement la mort n'était pas venue me mettre ses sinistres bâtons dans les roues. Je me réjouissais en particulier de vous raconter l'histoire du mystérieux piano à queue - et aqueux - de Miami. Un mastodonte de 300 kilos apparu soudainement sur un banc de sable dans la baie de Biscayne, comme une invitation au voyage. D'où venait-il ? Que cherchait-il ? Rêvait-il d'horizons lointains ? S'était-il échappé d'un studio d'enregistrement new-yorkais, avide de lagons bleus et de liberté, pour descendre vers le sud, bravant les embruns, fendant les flots à grands coups de queue ?

« Cette route ne mène nulle part », susurre Cabrel, imperturbable. Il a raison. Le piano de Biscayne n'a rien de mystérieux finalement. A en croire les journaux, c'est un apprenti-artiste adolescent qui l'a installé là, avec l'aide de son père, dans le but d'en faire le héros d'une vidéo. Mais le jeune homme ayant renoncé à son projet - j'ignore pourquoi -, le piano est resté en rade sur son banc de sable, titillant tous les amateurs de merveilleux et les fondus de poésie de la planète, dont moi, jusqu'à ce qu'un musicien de Miami le récupère pour son fils de 10 ans.

Dimanche matin, j'ai enfin éteint la radio. Ma vie est comme un vieux piano échoué sur le sable, sans son, attendant qu'un pianiste le sauve du naufrage. A Pâques, très certainement.

Gladys Théodoloz





Atelier Ecuménique de Théologie - Genève

Nos liens : dépendances ou alliances ?

Formation théologique ouverte à toutes et à tous
de septembre 2011 à juin 2013

Pour plus d'informations :

Secrétariat de l'AOT,
14, rue du Village-Suisse, 1205 Genève
Tél. : (+41)22 321 40 88
E-mail : contact@aotge.ch
Site : www.aotge.ch

